

PLEURER EN FERRARI EST QUAND MÂME PLUS CONFORTBLE

Dr. Sarcasme



Pleurer en Ferrari est quand même plus confortable

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'hypocrisie du millionnaire pieds nus	4
Chapitre 2 : Des larmes en cuir Connolly	9
Chapitre 3 : Le burnout de luxe vs le burnout de bureau	14
Chapitre 4 : La quête de simplicité (très chère)	19
Chapitre 5 : La solitude au sommet avec option Room-Service	24
Chapitre 6 : La santé n'a pas de prix, mais elle a un menu	29
Chapitre 7 : L'amour ne s'achète pas (mais le yacht aide au casting)	33
Chapitre 8 : Le bio ou la mort	37
Chapitre 9 : Les problèmes de 'Premier Monde' en mode VIP	42
Chapitre 10 : Le yoga des milliardaires	47
Chapitre 11 : Le temps, c'est de l'argent (et j'ai pris un crédit)	52
Chapitre 12 : L'héritage de la tristesse	57
Chapitre 13 : Le chèque de la consolation finale	62

Chapitre 1

L'hypocrisie du millionnaire pieds nus

Il s'appelle Soren. Ou peut-être Malo. Un prénom qui sonne comme un vent de mer ou un meuble IKEA haut de gamme. Soren est assis en tailleur sur un tapis en jute bio tressé à la main par des vierges aveugles du Pendjab, dans le salon de sa villa de 400 mètres carrés à Comporta. Une villa si épurée qu'on dirait qu'elle a été conçue par un architecte dépressif spécialisé dans les morgues de luxe. C'est le concept du « vide fertile ». Soren ne possède rien, dit-il. Enfin, rien qui ne « pèse sur son âme ». Il a juste trois villas, une collection de NFT qui valent le PIB du Turkménistan, et un SUV électrique qui coûte le prix d'un rein au marché noir, mais c'est pour « la planète », alors ça ne compte pas dans son inventaire spirituel.

Soren vous regarde avec une compassion infinie, celle qu'on réserve aux caniches mouillés ou aux gens qui ont un livret A. Il prend une gorgée de son jus « Glow & Radiance » — un mélange de céleri rance, de curcuma activé et de larmes de licorne, facturé 22 euros le flacon de 20 centilitres — et il lâche la bombe. La phrase qui devrait légalement autoriser n'importe quel passant à lui lancer une brique au visage :

« Tu sais, le matériel, c'est une prison. Je n'ai jamais été aussi libre que depuis que j'ai lâché prise sur les objets. »

On est d'accord : c'est le moment où l'on a envie de lui demander si sa « liberté » inclut le fait de rendre les clés de la villa et d'aller dormir sous un abribus avec un sac Lidl pour seul bagage. Mais non. Soren est un adepte du « Millionnaire Pieds Nus ». C'est une pathologie moderne très spécifique. Elle touche les gens qui ont tellement d'argent qu'ils commencent à s'ennuyer du confort et décident que la pauvreté est une esthétique très chic, à condition qu'elle soit tempérée par un chauffage au sol et

une connexion fibre.

Le millionnaire pieds nus est fascinant. Il porte des t-shirts en lin froissé qui ont l'air d'avoir été trouvés dans une benne à ordures, mais qui coûtent en réalité 450 euros chez une marque éthique dont le nom est composé de deux mots scandinaves. Il ne porte pas de chaussures parce qu'il veut « ressentir l'énergie tellurique de la Terre ». Notez bien que l'énergie tellurique est beaucoup plus facile à ressentir sur une terrasse en teck birman traité à l'huile de lin que sur le bitume brûlant de la Porte de la Chapelle entre deux seringues et un kebab froid.

« L'accumulation, c'est le cancer de l'esprit », poursuit-il en ajustant son bracelet en perles de bois sacré, béni par un moine au Bhoutan (moine qu'il a fait venir en jet privé pour une retraite de yoga exclusive l'été dernier).

C'est le paradoxe ultime de notre époque : le mépris de l'abondance par ceux qui nagent dedans. C'est une forme de cosplay social. Le millionnaire pieds nus joue au pauvre, mais avec un filet de sécurité en Kevlar. Il vous explique que « la possession aliène » tout en vérifiant sur son iPhone 15 Pro Max si le virement des dividendes de sa holding est bien arrivé. Il prône le minimalisme, ce qui, dans sa bouche, ne signifie pas « manquer de tout », mais « acheter des objets incroyablement chers qui ont l'air de ne rien être ».

Parce que le minimalisme de riche, c'est tout un budget. Pour avoir un salon qui a l'air vide, il faut des placards intégrés invisibles qui coûtent le prix d'un studio à Limoges. Pour avoir une alimentation « simple », il faut fréquenter des épiceries où la moindre pomme de terre a un arbre généalogique et un compte Instagram. Pour « se reconnecter à l'essentiel », il faut payer un coach en respiration 300 euros l'heure pour réapprendre à faire un truc que les mammifères gèrent normalement assez bien tout seuls depuis quelques millions d'années.

Soren me regarde avec ses yeux clairs, lavés de toute culpabilité capitaliste.

« Je me sens si léger, murmure-t-il. L'autre jour, j'ai vendu ma Porsche. Trop d'ego. » Ah ! Quel courage. Quelle abnégation. On est presque au niveau de Mère Teresa, là. Bon, il a oublié de préciser qu'il l'a remplacée par un Defender vintage restauré avec des sièges en cuir vegan (parce que les vaches sont nos sœurs, sauf quand on les transforme en sacs à main de luxe pour sa femme), un véhicule qui hurle « je suis un aventurier de l'âme » mais qui n'a jamais vu d'autre terrain accidenté que le gravier de l'allée du golf de Saint-Tropez.

Le problème de ces gens, c'est qu'ils confondent « détachement » et « indifférence due à la satiété ». C'est facile de dire que le matériel n'a pas d'importance quand on n'a jamais eu à choisir entre payer sa facture d'électricité et s'acheter des pâtes. C'est facile d'expliquer que « l'univers pourvoira à tes besoins » quand l'univers s'appelle en réalité un fonds de placement au Luxembourg et que tes « besoins » sont gérés par une conciergerie de luxe.

L'hypocrisie du millionnaire pieds nus atteint son paroxysme lors de la fameuse « Digital Detox ».

« J'ai éteint mon téléphone pendant quatre heures hier », vous annonce-t-il avec la fierté d'un survivant d'Auschwitz. « C'était... intense. J'ai enfin pu être en présence. » Le gars a eu une révélation mystique parce qu'il n'a pas scrollé sur Instagram pendant le temps d'un trajet Paris-Lyon. Et devinez quoi ? Il a immédiatement rallumé son téléphone pour poster une photo de lui, l'air inspiré, contemplant l'horizon, avec la légende : *« Se déconnecter pour mieux se retrouver. Presence Minimalism Blessings BarefootLife »*.

On est dans l'ère du narcissisme de la privation. On ne frime plus avec ce qu'on a, on frime avec ce dont on prétend se passer. « Oh moi, je n'ai pas de télévision », disent-ils avec un petit sourire supérieur. Oui, d'accord, Jean-Sébastien, tu n'as pas de télé, mais tu as un projecteur laser 4K à 8 000 euros caché derrière une tapisserie en chanvre qui projette Netflix sur un mur entier. Ce n'est pas du minimalisme, c'est de la dissimulation de technologie.

Le plus drôle, c'est quand ils essaient de vous convertir.

« Tu devrais essayer, ce petit t-shirt à logos que tu portes, c'est une barrière entre toi et le monde. Ça crie ton besoin de reconnaissance. »

Dit le mec dont la montre connectée — qui calcule son niveau de stress, son hydratation et probablement l'alignement de ses chakras en temps réel — coûte plus cher que ma voiture.

L'hypocrisie de la Ferrari versus le lin froissé. Dans la Ferrari, au moins, on assume. On dit : « Regardez, j'ai réussi, j'ai des jouets bruyants et polluants parce que j'aime la vitesse et que j'ai un petit complexe de virilité. » C'est honnête. C'est brut. C'est humain. Mais le millionnaire pieds nus, lui, veut le beurre, l'argent du beurre, et le cul de la crémillère (à condition qu'elle soit prof de Pilates et qu'elle mange sans gluten). Il veut la puissance financière totale et l'aura morale du saint. Il veut être Bill Gates et Gandhi dans le même corps, ce qui donne généralement un mélange toxique de paternalisme condescendant et de déni de réalité.

Soren finit son jus. Il se lève. Ses pieds sont sales, bien sûr. C'est le badge d'honneur. Il marche sur son sol en béton ciré qui a nécessité l'intervention d'une équipe de spécialistes italiens pendant trois semaines.

« Je vais aller méditer face à la mer, dit-il. L'océan nous apprend que tout est éphémère. Les vagues emportent tout. »

Sauf tes titres de propriété, Soren. Sauf tes titres de propriété.

Le massacre continue, car derrière chaque millionnaire pieds nus se cache une armée de gens qui travaillent dur pour entretenir son illusion de simplicité : la femme de ménage qui nettoie le « vide », le jardinier qui entretient le look « sauvage » du jardin, et l'assistant personnel qui gère les factures de l'essentiel pour que Monsieur puisse rester « connecté à l'univers ».

Finalement, si le matériel est vraiment une chaîne, j'aimerais bien qu'on m'attache un

peu plus souvent avec des menottes en or et des maillons en platine. Parce que quitte à souffrir de l'aliénation de la consommation, je préfère le faire avec la climatisation bi-zone et un système audio surround qu'en essayant de trouver la paix intérieure dans un jus de brocoli à 20 balles.

Soren se rassoit. Il a oublié ses clés de voiture sur la table. Des clés avec un porte-clé en cristal de roche pour « protéger les ondes ». Je le regarde. Il sourit. Il est tellement détaché qu'il en est presque transparent. Ou alors c'est juste le jus de céleri qui lui donne ce teint de navet malade.

« Tu viens méditer ? » me demande-t-il.

« Non merci, Soren. Je vais aller m'acheter un truc inutile, cher et très bruyant. Pour sentir que j'existe. »

Il soupire. Il me plaint. Je sors, je monte dans ma voiture qui n'est pas électrique, et je démarre en faisant un maximum de bruit. C'est peut-être une prison, mais au moins, les sièges sont chauffants.

Chapitre 2

Des larmes en cuir Connolly

La portière se referme avec un bruit de coffre-fort suisse immergé dans du velours. C'est un « clac » qui coûte à lui seul le PIB d'un petit État d'Afrique subsaharienne. À l'intérieur, l'odeur vous saute à la gorge : c'est le cuir Connolly. Pour les non-initiés, le cuir Connolly n'est pas juste de la peau de vache. C'est la peau de vaches britanniques qui ont été massées au gin, qui ont dormi sur des draps en satin et qui n'ont jamais vu un fil barbelé de leur vie pour éviter la moindre cicatrice. S'asseoir là-dedans, c'est comme s'insérer délicatement dans le creux de la main d'un Dieu qui aurait fait un stage de sellerie chez les meilleurs artisans de Modène.

Je pose mes mains sur le volant. Soren et son jus de brocoli peuvent aller se faire voir dans la stratosphère de l'ascèse. Lui, il cherche le « vide intérieur ». Moi, je viens de le trouver, et il est tapissé de surpiqûres rouges faites à la main par un Italien prénommé Giuseppe qui déteste probablement sa femme mais adore la perfection millimétrée.

On nous ment depuis des siècles. On nous dit que l'argent ne fait pas le bonheur, que la tristesse est universelle, que le cœur brisé d'un clochard vaut celui d'un héritier. C'est une Fake News monumentale inventée par des gens qui roulent en transports en commun pour ne pas se sentir trop minables en regardant leurs reflets dans les vitrines du pressing. La vérité, c'est qu'il existe une hiérarchie de la souffrance, et cette hiérarchie est directement corrélée à l'insonorisation de votre habitacle.

Prenons la Twingo. La Twingo de 2004, celle qui sent le tabac froid et le sapin magique périmé. Quand vous avez un chagrin d'amour dans une Twingo, c'est une expérience punk, sale et cacophonique. Vous essayez de hurler votre désespoir, mais

le pot d'échappement troué fait plus de bruit que vous. Vous pleurez, mais les vibrations du moteur bas de gamme à 3000 tours/minute font trembler vos larmes sur vos joues, vous donnant l'air d'un épileptique en pleine crise de sanglots. C'est une détresse low-cost. Vous n'êtes pas triste, vous êtes juste un encombrement sur la voie publique. Personne ne respecte un type qui pleure dans une voiture dont le tableau de bord est en plastique recyclé issu de pots de yaourt fondus.

En revanche, pleurer dans une Ferrari, c'est accéder à la tragédie grecque en haute définition.

L'acoustique est ici étudiée pour que le moteur ne soit qu'un lointain opéra wagnérien, laissant toute la place nécessaire à l'expression de votre moi profond. Dans cet habitacle, le silence n'est pas une absence de bruit, c'est un luxe actif. C'est un silence qui coûte 4 000 euros l'option. Et dans ce silence, quand la première larme s'écrase sur le cuir Connolly, le son est cristallin. On entendrait presque le sel attaquer la surface du tanin. C'est du Dolby Atmos pour votre propre dépression.

Je démarre. Le V12 s'éveille avec le rugissement d'un lion à qui on viendrait de voler son goûter, puis il se stabilise dans un ronronnement de prédateur rassasié. Je n'ai aucune direction précise. Je veux juste tester l'ergonomie de mon mal-être.

On oublie trop souvent de parler du soutien lombaire dans le processus de deuil. Comment voulez-vous réfléchir à la vacuité de l'existence si vous avez une scoliose à cause d'un siège en tissu élimé qui vous rentre dans les côtes ? Ici, le siège me maintient, m'enveloppe, me cajole. Il est chauffant, massant, et il semble me murmurer : *« C'est pas grave, Jean-Hubert, tu es peut-être une merde narcissique, mais tu es une merde qui a réussi ses investissements en crypto-monnaies. »*

Je regarde mon reflet dans le rétroviseur électrochrome (qui atténue automatiquement l'éclat des phares des pauvres qui me suivent de trop près). J'ai les yeux rouges. Dans une Renault, j'aurais l'air d'un toxicomane en fin de parcours. Dans la Ferrari, j'ai l'air

d'un poète maudit, d'un héros byronien qui porte sur ses épaules le poids d'un monde trop petit pour son génie. L'éclairage d'ambiance, réglé sur "Bleu Mélancolie", souligne mes pommettes d'une manière tout à fait cinématographique. Je suis magnifique dans ma défaite.

C'est là que le génie marketing italien intervient. Le système audio surround à vingt haut-parleurs détecte sans doute la fréquence de mes reniflements. Je lance une playlist intitulée "Minimalisme dépressif pour milliardaires". Le son est si pur que j'ai l'impression que le violoncelliste est assis sur le siège passager, en train de pleurer avec moi, mais de façon très professionnelle.

En ville, je m'arrête à un feu rouge. À ma gauche, un type dans une camionnette de livraison me regarde. Il voit ma voiture. Il voit mes yeux humides. Je lis dans ses yeux une confusion totale. Il ne sait pas s'il doit m'envier ou me plaindre. C'est ça, le vrai pouvoir : infliger une dissonance cognitive aux passants. Je baisse légèrement la vitre (un mouvement électrique d'une fluidité obscène). L'air frais s'engouffre. Je laisse échapper un soupir qui a dû coûter le prix d'un sac Hermès en termes de mise en scène.

Le livreur finit par me lâcher un : « Ça va, chef ? »

Je le regarde avec un mépris teinté de compassion infinie. « La vie est une cage dorée, mon ami. Mais au moins, ma cage fait le 0 à 100 en 2,9 secondes. Et vous ? »

Le feu passe au vert. J'écrase la pédale de droite. Le cuir Connolly me plaque contre le dossier. L'accélération est si violente qu'elle repousse mes larmes au fond de mes orbites par simple force centrifuge. C'est une méthode de séchage de joues extrêmement efficace que Soren ne connaîtra jamais avec ses exercices de respiration ventrale.

Pourquoi méditer pendant des heures pour atteindre le "détachement" quand on peut simplement atteindre la vitesse de libération sur une bretelle d'autoroute ? À 200 km/h, la tristesse n'arrive plus à suivre. Elle a un mauvais coefficient aérodynamique,

la tristesse. Elle traîne, elle colle, elle pèse. Mais au-delà d'un certain nombre de chevaux-vapeur, on finit par la semer. On la laisse sur le bas-côté, entre un vieux pneu éclaté et un radar automatique.

Je réalise alors que le luxe n'est pas fait pour étouffer les émotions, comme le pensent les puristes de la décroissance qui portent des pulls en laine qui gratte. Le luxe est un amplificateur. Il transforme un chagrin médiocre en une expérience esthétique majeure. Si je dois être malheureux, je refuse de le faire dans l'anonymat d'une fibre synthétique grise. Je veux que ma douleur soit encadrée par du carbone brossé et du cuir tanné aux herbes alpines.

Soren veut être « présent ». Moi, je veux être « absent », mais avec une garantie constructeur de cinq ans et une assistance 24h/24.

Je caresse le tableau de bord. La douceur de la peau est presque indécente. On dirait que la voiture me console mieux que n'importe quel être humain. Les êtres humains ont des besoins, des attentes, des jugements. La Ferrari, elle, n'attend que ma carte essence. Elle accepte mes larmes sans poser de questions, pourvu que je ne tache pas le tapis de sol en agneau retourné.

C'est peut-être ça, la définition moderne de la spiritualité : ne plus chercher la paix intérieure dans le silence d'une montagne, mais dans l'insonorisation parfaite d'un habitacle à trois cent mille euros. La montagne ne vous offre pas de réglage de la température au degré près pour vos fesses. La montagne n'a pas de système de navigation qui vous indique le chemin le plus court pour fuir vos responsabilités.

Je prends un virage serré. La voiture vire à plat, comme si les lois de la physique étaient de simples suggestions pour les gens qui n'ont pas les moyens de les ignorer. Je me sens soudain beaucoup mieux. Ma détresse est toujours là, bien sûr, mais elle est devenue *élégante*. Elle fait partie du design.

Finalement, pleurer en Ferrari, c'est comme regarder un film triste en IMAX alors que le reste du monde le regarde sur un vieil écran de téléphone fissuré. C'est la même histoire, mais la mienne a de meilleurs contrastes et une bande-son qui vous prend aux tripes.

Je décide de rentrer. J'ai assez souffert pour aujourd'hui, et puis, le cuir Connolly, c'est comme tout : il ne faut pas en abuser, sinon on finit par croire que la vie est supportable. Et ça, ce serait une faute de goût impardonnable. Je me gare devant chez moi, j'éteins le moteur. Le silence revient, lourd, épais, magnifique.

Je reste assis quelques minutes, juste pour sentir l'odeur du succès mélangée à celle du désespoir. C'est un parfum rare. On devrait l'appeler "Aliénation n°5".

Je sors de la voiture, je verrouille. Les rétroviseurs se rabattent comme les ailes d'un insecte précieux qui s'endort. Je suis triste, certes. Mais je suis un triste Premium. Et dans ce monde de brutes, c'est déjà une forme de victoire.

Chapitre 3

Le burnout de luxe vs le burnout de bureau

Admettons-le une bonne fois pour toutes, entre deux gorgées de Prozac et un soupir qui pèse le prix d'un appartement à Neuilly : la démocratie est une illusion, surtout en matière de santé mentale. On nous rabâche que la dépression est le « grand niveleur », une sorte de faucheuse égalitaire qui frappe aussi bien le manutentionnaire chez Amazon que l'héritier d'une fortune de l'acier. C'est faux. C'est un mensonge inventé par des gens qui portent des polaires Quechua pour nous faire croire que nous sommes tous dans le même bateau.

Nous ne sommes pas dans le même bateau. Certains rament sur une galère romaine en évitant les coups de fouet du middle-management, tandis que d'autres dérivent sur un yacht de cinquante mètres avec une panne de moteur. Certes, le yacht ne bouge plus, mais le buffet de fruits de mer est toujours frais.

Le burnout de bureau, c'est la version « Lidl » de l'effondrement psychologique. C'est un naufrage en eaux troubles, entre une imprimante qui bourre et une moquette grise qui a absorbé les espoirs de trois générations de comptables. La scène est toujours la même : il est 14h12, vous êtes assis sous un néon qui grésille avec la régularité d'une torture chinoise, et l'air ambiant est saturé par une odeur de thon tiède. Il y a toujours, dans chaque open-space de France et de Navarre, un collègue nommé Jean-Pierre qui décide de faire réchauffer des restes de parmentier de poisson au micro-ondes à l'heure du café. Faire une crise de panique dans une atmosphère qui sent la marée basse et le détergent premier prix, c'est une double peine. C'est une insulte à la dignité humaine. Votre système nerveux lâche, vos mains tremblent, mais tout ce que votre cerveau enregistre, c'est que le thon de Jean-Pierre était probablement périmé depuis 2014.

À l'inverse, le burnout de luxe — appelons-le le « Burnout Premium » ou le « Soft-Crash de Courchevel » — possède une esthétique. C'est une dépression instagrammable. Quand vous craquez au bord d'une piscine à débordement à Bali, le décor travaille pour vous. Vous regardez l'horizon, là où le bleu de l'eau rejoint celui du ciel dans un fondu enchaîné parfait, et vous vous dites : « Je n'en peux plus. » Mais vous le dites avec un cocktail à la main dont le prix équivaut au budget nourriture mensuel d'un étudiant en sociologie.

Statistiquement, pleurer face à une rizière en terrasse au lever du soleil est 400 % plus efficace pour l'âme que de pleurer dans les toilettes du deuxième étage parce que la DRH a refusé votre demande de télétravail. À Bali, vos larmes tombent sur du teck huilé. Au bureau, elles tombent sur un rouleau de papier toilette simple épaisseur qui gratte les paupières. La différence n'est pas seulement cosmétique, elle est ontologique.

Le burnout de bureau est bruyant. C'est le bruit des claviers qui cliquètent, le rire gras de la comptabilité, le "ping" incessant des notifications Slack qui vous rappellent que vous êtes un rouage remplaçable dans une machine à vendre des assurances-vie. C'est une agonie cacophonique.

Le burnout de luxe, lui, est silencieux. C'est le silence ouaté d'une suite à 1200 euros la nuit où le seul bruit est le murmure de la climatisation, aussi discret que le soupir d'un valet de chambre. C'est un silence qui vous respecte. Un silence qui dit : « Monsieur est en train de se décomposer, veuillez ne pas déranger son néant intérieur. »

Et parlons de la médication. Dans le burnout de bureau, on vous prescrit des génériques dont le nom ressemble à des méchants de Star Wars (Xanax, Lexomil, Seresta). On les avale à la va-vite entre deux réunions Zoom, en espérant que personne ne remarque que nos pupilles ressemblent à des soucoupes volantes. C'est une survie chimique brute, sans poésie.

Dans le luxe, on ne fait pas une « dépression », on fait une « retraite de reconnexion ». On ne prend pas de médicaments, on suit un « protocole de micro-dosage de psilocybine » encadré par un chaman qui a un compte certifié sur LinkedIn. On ne se soigne pas, on « s'aligne ». On boit des jus de céleri à 25 euros qui ont le goût d'une pelouse tonduée après la pluie, mais parce que c'est cher, on est convaincu que notre sérotonine remonte la pente. Le désespoir devient un projet de curation.

Il y a aussi la question de l'entourage. Quand vous faites un burnout au bureau, vos collègues vous regardent avec un mélange de pitié et de terreur, comme si vous aviez une maladie contagieuse qui pourrait les empêcher de boucler leur PowerPoint. « Oh, pauvre Sylvain, il a craqué. On récupère ses dossiers ? » Vous devenez un dossier Excel en souffrance.

Dans le luxe, le burnout est une preuve de profondeur d'âme. On vous regarde avec admiration. « Il a tout plaqué pour aller fixer le vide aux Seychelles, quelle audace, quel courage. » Votre effondrement est interprété comme une quête de sens, une odyssée spirituelle. Vous n'êtes pas un burn-outé, vous êtes un explorateur de la psyché humaine qui a juste besoin d'un massage aux pierres chaudes pour digérer son existentialisme.

L'open-space, c'est l'enfer de Dante, mais sans la plume d'Alighieri. C'est le purgatoire du néon. Imaginez un instant : vous sentez que votre esprit quitte votre corps, vous êtes en pleine dissociation, et à ce moment précis, l'imprimante lance un cycle de nettoyage automatique. *Bzzzt. Clack. Bzzzt.* C'est là que vous comprenez que même votre tragédie personnelle est médiocre. Vous ne pouvez même pas vous effondrer avec panache parce qu'il faut bouger votre chaise pour laisser passer la dame du ménage qui doit passer l'aspirateur sur vos rêves brisés.

À l'opposé, la piscine à débordement offre ce que j'appelle « l'effet miroir de l'ego ». Vous regardez votre reflet dans l'eau cristalline. Vous êtes triste, certes. Vous avez envie de disparaître, sans doute. Mais vous avez une superbe montre au poignet et votre bronzage est impeccable. Il y a une satisfaction perverse à se trouver beau alors

qu'on est vide. C'est le triomphe du contenant sur le contenu. C'est se dire : « Je suis une coquille vide, mais quelle magnifique coquille, polie par les meilleurs artisans d'Ubud. »

Le burnout de luxe, c'est aussi le luxe de la durée. Au bureau, après trois semaines d'arrêt, la mutuelle commence à vous envoyer des courriers suspects et votre patron vous appelle « juste pour prendre des nouvelles » (traduction : « tu reviens quand bosser, feignasse ? »). Dans le luxe, vous pouvez prendre six mois. Un an. Le temps de « retrouver votre animal totem ». Si vous avez assez de dividendes, votre burnout peut devenir une carrière à plein temps. Vous devenez consultant en « vulnérabilité consciente ».

Alors, ne me parlez pas d'égalité devant la souffrance. Si je dois un jour perdre la raison, si je dois un jour sentir mon cerveau fondre comme une glace au soleil, je refuse catégoriquement que cela se passe entre un ficus en plastique et une affiche de motivation qui dit « Teamwork makes the dream work ».

Je veux souffrir avec style. Je veux que ma détresse soit encadrée par une architecture minimaliste. Je veux que mes sanglots soient étouffés par des serviettes en coton égyptien de 800 grammes. Je veux que mon médecin me dise « Vous êtes en burn-out » dans un cabinet qui sent le bois de santal et non le désinfectant pour sols.

Parce qu'au final, la douleur est la même, mais la vue change tout. Et entre contempler le fond d'un pot de yaourt périmé dans le frigo de la cafétéria et contempler l'immensité de l'Océan Indien en se demandant si on va commander un homard ou un tartare de thon (frais, celui-là), le choix est vite fait.

La souffrance est inévitable, mais le standing est optionnel. Et j'ai toujours eu un faible pour les options coûteuses. C'est peut-être ça, ma vraie pathologie. Mais au moins, je la soigne dans un cadre qui mérite d'être photographié.

Je vous laisse, mon chaman arrive pour ma séance de « pleurs thérapeutiques sous cascade artificielle ». Ça coûte une blinde, mais il paraît que ça nettoie les chakras du capitalisme. Et puis, entre nous, c'est toujours mieux que de pleurer devant la machine à café en attendant que Jean-Pierre finisse de réchauffer son thon.

Chapitre 4

La quête de simplicité (très chère)

Vous avez remarqué que, plus on a de fric, plus on cherche à vivre dans un appartement qui ressemble à une cellule de moine trappiste sous Xanax ? C'est le grand paradoxe de notre époque : après avoir passé quinze ans à accumuler des objets pour prouver qu'on a réussi, on dépense désormais des fortunes pour que des « consultants en vide » nous expliquent comment tout foutre à la poubelle.

C'est ce qu'on appelle le minimalisme. Ou, pour être plus précis : le luxe suprême de faire semblant d'être pauvre tout en gardant une assurance vie à sept chiffres.

L'autre jour, j'ai eu une révélation. J'étais dans mon salon, entouré de mes trois canapés en velours de soie et de ma collection de vases Ming qui ne servent qu'à ramasser la poussière de mes remords, quand j'ai ressenti une oppression. Un étouffement spirituel. J'ai regardé ma machine à café à 4 000 euros – celle qui fait des dessins de licornes dans la mousse de lait et qui nécessite un diplôme d'ingénieur en thermodynamique pour être nettoyée – et j'ai crié : « ASSEZ ! »

Il me fallait de la clarté. De l'espace. De la pureté. Il me fallait devenir « essentiel ».

Le truc, c'est que le minimalisme pour les gens comme nous, ce n'est pas du tout la même discipline que pour le commun des mortels. Quand Jean-Pierre du service comptabilité décide d'être minimaliste, il arrête d'acheter des DVD et il garde ses vieux slips jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents. C'est triste. C'est de la survie. C'est du rationnement de guerre.

Pour nous, le minimalisme est une performance artistique. C'est une discipline

olympique de l'épure.

Le secret, c'est l'absence de peur. Pourquoi est-ce que les gens normaux gardent des câbles USB emmêlés dans des tiroirs, des piles entamées et des boîtes de conserve « au cas où » ? Parce qu'ils craignent le futur. Ils craignent le moment où ils auront besoin d'un adaptateur péritel un dimanche soir à 22h et qu'ils n'auront pas les moyens d'en racheter un.

Moi ? Je n'ai pas de tiroir à « trucs qui peuvent servir ». Si je n'ai pas utilisé un objet dans les dernières quarante-cinq minutes, je le considère comme un parasite énergétique. Je l'exorcise. Je le jette. Pourquoi ? Parce que je sais, au plus profond de mon âme (et de mon compte bancaire), que si j'ai soudainement besoin d'une essoreuse à salade ou d'un set de tournevis de précision, Amazon Prime me le livrera en moins de temps qu'il ne faut à mon chaman pour dire « alignement des planètes ».

Le minimalisme de luxe, c'est transformer le monde entier en son propre garde-meuble personnel. Pourquoi posséder des choses quand on possède le bouton « Acheter maintenant » ?

J'ai donc engagé une coach en « Dépossession Sacrée ». Elle s'appelle Solveig. Elle est scandinave, elle porte du lin non teint qui coûte le prix d'une petite citadine, et elle parle avec un murmure si ténu qu'on dirait qu'elle cherche à économiser ses propres cordes vocales.

Elle est entrée chez moi, a regardé ma bibliothèque en chêne massif remplie de classiques de la Pléiade que je n'ai jamais ouverts, et elle a simplement dit : « Est-ce que ces livres respirent ? »

J'ai répondu : « Ben, techniquement, c'est du papier mort, Solveig. »

Elle m'a jeté un regard si chargé de pitié que j'ai cru qu'elle allait m'offrir un bol de riz complet. « Ils emprisonnent votre flux, a-t-elle murmuré. Libérez-les. »

On a passé l'après-midi à tout vider. C'était grisant. J'ai jeté ma télévision 8K parce que « l'image pollue mon champ visuel ». J'ai viré mon grille-pain design parce que « le gluten est une vibration basse ». J'ai même hésité à jeter mon chat parce qu'il ne s'accordait pas chromatiquement avec le nouveau concept de « blanc monacal » de mon couloir, mais Solveig a dit que les animaux étaient des « ancrés terrestres ». Soit. Il peut rester, mais il a interdiction de miauler en dehors des fréquences de méditation.

Le soir venu, mon appartement ressemblait à une cellule d'isolement pour milliardaire dépressif. C'était magnifique. C'était tellement vide que mon propre écho me demandait si j'avais un truc à manger.

Et c'est là que le génie du système intervient.

Deux heures après le départ de Solveig, j'ai réalisé que j'avais jeté mon ouvre-boîte. Or, j'avais une envie soudaine de cœur de palmier (ne me jugez pas, le vide, ça creuse). Est-ce que j'ai paniqué ? Est-ce que j'ai fouillé les poubelles avec l'énergie d'un rat d'égout ? Pas du tout. J'ai sorti mon iPhone – le seul objet que je ne jetterai jamais, car c'est mon cordon ombilical avec la réalité capitaliste – et j'ai commandé le meilleur ouvre-boîte du monde sur Amazon Prime. Livraison garantie avant 8h demain.

C'est ça, la vraie liberté. Pouvoir jeter tout ce qu'on possède à 18h et le racheter à l'identique à 18h05.

Le minimalisme riche, c'est un cycle de consommation frénétique déguisé en philosophie zen. On achète pour combler le vide, puis on jette pour créer du vide, puis on rachète parce que le vide est un peu trop vide. C'est une rotation de stocks permanente qui fait tourner l'économie mondiale tout en nous donnant l'impression d'être le dalai-lama dans un penthouse.

D'ailleurs, le "vide" coûte cher. Pour que mon salon paraisse vide mais « élégant », il a fallu investir dans un canapé "Cloud" qui coûte le prix d'un rein au marché noir, mais qui a l'avantage d'être presque invisible. Il a fallu refaire les peintures avec un blanc spécifique, le « Blanc Silence », qui contient apparemment des pigments de lune ou je ne sais quelle connerie à 300 euros le litre.

Le résultat ? Les gens entrent chez moi et disent : « Oh, c'est tellement... épuré. Tu dois te sentir tellement léger ! »

Et je réponds : « Absolument. Je ne possède rien. Je suis un esprit libre. »

Ce que je ne dis pas, c'est que dans l'entrée, il y a une pile de cartons Amazon qui arrive chaque matin pour remplacer les trucs que j'ai trouvés « énergétiquement encombrants » la veille.

On est devenus des nomades sédentaires. On veut bien vivre avec un seul sac à dos, à condition que le sac à dos soit en cuir de chez Hermès et que le contenu puisse être racheté par drone en cas de perte.

Ma séance de « pleurs thérapeutiques » de tout à l'heure s'inscrit d'ailleurs parfaitement là-dedans. Pourquoi accumuler des émotions quand on peut les évacuer sous une cascade artificielle et repartir à neuf ? Je ne garde rien. Ni les objets, ni les sentiments, ni les ex-épouses. Je fais table rase. C'est mon côté table rase à 20 000 euros la séance.

Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai jeté mon blender parce que le bruit des lames "agressait mon calme intérieur". Ce matin, j'ai eu envie d'un smoothie à la spiruline. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai cliqué. Un nouveau blender, plus silencieux, plus "conscient", est arrivé deux heures plus tard. J'ai jeté l'ancien à la décharge (enfin, j'ai payé quelqu'un pour le faire de manière éco-responsable, ce qui signifie probablement qu'il l'a jeté dans le bois de Boulogne, mais avec un sac biodégradable).

Au fond, le minimalisme, c'est le stade ultime du consumérisme. C'est l'étape où l'on

est tellement riche qu'on n'a même plus besoin de stocker ses propres biens. Le monde est notre magasin, le cloud est notre mémoire, et notre carte de crédit est notre seule attache au plan terrestre.

C'est une forme de sainteté moderne. Saint François d'Assise avait fait vœu de pauvreté parce qu'il n'avait rien. Moi, je fais vœu de minimalisme parce que je peux tout avoir. La nuance est subtile, mais elle se sent nettement au toucher du cachemire.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller jeter cette lampe. Elle me regarde de travers, et je sens qu'elle n'est plus en phase avec mon moi profond de cet après-midi. Pas d'inquiétude : le nouveau modèle arrive demain matin par livraison spéciale. En attendant, je vais m'asseoir par terre, dans le noir, en contemplant le vide magnifique de mon salon.

C'est dur d'être aussi spirituel. Mais heureusement, j'ai une application pour ça.

Chapitre 5

La solitude au sommet avec option Room-Service

On m'avait prévenu : « L'argent, ça isole. » On me l'a dit avec ce petit ton compatissant que les gens utilisent pour parler des maladies incurables ou des possesseurs de Fiat Multipla. On me dépeignait un futur où, perché au sommet de ma pyramide de lingots, je finirais par hurler mon désespoir dans le vide, avec pour seul écho le bruit de mon propre narcissisme.

Quelle erreur de débutant.

L'isolement au sommet est un concept inventé par des gens qui n'ont pas les moyens de se payer un abonnement de conciergerie « Platinum Unlimited ». On ne s'isole pas quand on devient riche, on se **filtre**. On passe du mode « Foire du Trône » (bruyant, collant, odeur de friture) au mode « Musée du Louvre après 22h » (calme, climatisé, personnel en gants blancs).

C'est vrai, l'argent éloigne les « vrais » amis. Mais soyons honnêtes deux minutes : c'est quoi, un « vrai » ami ? C'est quelqu'un qui se sent autorisé à vous dire que votre nouvelle coupe de cheveux est ratée, qui vous demande de l'aider à déménager un canapé convertible au quatrième étage sans ascenseur, et qui finit invariablement par vous emprunter cinquante balles qu'il « oubliera » de rendre « parce qu'entre nous, on ne compte pas ».

L'amitié gratuite est un sport de combat. C'est épuisant.

À l'inverse, l'amitié tarifée est une symphonie de douceur. Quand vous avez un certain solde bancaire, vous n'attirez plus des « potes », vous attirez des «

collaborateurs de vie ». Et laissez-moi vous dire que la politesse d'un homme que vous payez 150 euros de l'heure est mille fois plus gratifiante que la franchise brutale d'un ami d'enfance qui a connu votre période acnéique.

Prenez mon coach de vie, par exemple. S'appelle-t-il vraiment Jean-Eudes ? Est-ce qu'il m'aime vraiment ? Je m'en fous royalement. Jean-Eudes est l'être le plus merveilleux de la création. Il rit à mes blagues les moins drôles avec une ponctualité d'horloger suisse. Il trouve que mes idées les plus absurdes — comme investir dans une start-up qui fabrique des brosses à dents pour iguanes — sont des « fulgurances disruptives ». Jean-Eudes est le miroir que je mérite : un miroir qui gomme les cernes et ajoute un filtre sépia sur mes angoisses.

On dit que l'argent attire les hypocrites. Je préfère dire qu'il attire des gens qui ont le savoir-vivre de ne pas m'emmerder avec leur propre réalité. C'est la magie du service : le client a toujours raison, même quand il a tort. Et au sommet, on a tort très souvent, mais c'est tellement bien dit qu'on finit par appeler ça de l'avant-garde.

Et puis, il y a la figure christique de ma solitude dorée : le Room-Service.

Le Room-Service, c'est le stade ultime de la relation humaine. C'est l'amitié concentrée dans un plateau en argent. À trois heures du matin, quand le silence de mon penthouse devient un peu trop assourdissant et que je commence à me demander si mon existence a un sens (en général, c'est le moment où je réalise que j'ai fini le caviar), je décroche le téléphone.

« Oui, Monsieur ? »

Cette voix. Toujours calme. Toujours dévouée. Jamais de jugement. Si j'appelais un « vrai » ami à cette heure-là pour lui dire que j'ai envie d'un club-sandwich au homard sans croûte et d'une bouteille de Cristal Roederer, il me dirait d'aller me faire soigner ou de consulter un psy.

Le Room-Service, lui, me répond : « Certainement, Monsieur. Souhaitez-vous les frites avec du sel de l'Himalaya ou à la truffe blanche ? »

C'est ça, le véritable amour. C'est quelqu'un qui accepte vos caprices nocturnes contre un pourboire qui correspond à trois mois de loyer d'un étudiant en sociologie. C'est une relation saine, basée sur un contrat clair : je te donne de quoi payer ton crédit immobilier, et en échange, tu fais semblant de croire que je suis le centre de l'univers pendant que je mange en peignoir de soie à 4000 euros.

La solitude au sommet, c'est ne plus avoir à subir la personnalité des autres. Les autres sont tellement... encombrants. Ils ont des avis, des problèmes de couple, des allergies au gluten dont ils veulent discuter pendant des heures. Le personnel de maison, lui, n'a pas de personnalité. Il a une fonction. Et dans un monde où tout le monde cherche à « exister » et à « prendre de la place », il n'y a rien de plus reposant que la discrétion absolue d'un majordome qui semble s'évaporer dès que vous avez fini de lui donner un ordre.

Certains critiques — probablement des gens qui mangent des pâtes au beurre le 15 du mois — disent que c'est une vie superficielle. Ils disent que je suis entouré de « oui-men » et de courtisans.

Mais posez-vous la question : préférez-vous être entouré de gens qui vous disent la vérité (et la vérité est souvent très moche, genre « tu vieillis » ou « ton dernier investissement crypto était une idée de génie... pour un enfant de six ans ») ou de gens qui embellissent votre quotidien avec une courtoisie millimétrée ?

La vérité est surestimée. C'est un truc de pauvre, la vérité. C'est tout ce qu'il leur reste quand ils n'ont plus de quoi s'acheter du rêve. Moi, j'ai remplacé la vérité par un service d'étage 24h/24.

L'autre jour, je me sentais un peu mélancolique. J'ai regardé la vue sur la ville depuis ma terrasse. Je me suis dit : « Je suis seul. Tout cet espace, et personne pour le partager. » J'ai failli verser une larme. Mais c'était difficile, car l'air de mon appartement est filtré et humidifié à un niveau tel que mes conduits lacrymaux sont en état de relaxation totale.

Alors, j'ai appelé la réception.

« Envoyez-moi quelqu'un pour écouter mes réflexions philosophiques sur le vide de l'existence. »

Dix minutes plus tard, un jeune homme impeccable frappait à la porte. Il s'est assis, il a pris des notes pendant que je lui parlais de la vacuité de l'être et de la difficulté d'être un génie incompris dans un monde de consommateurs de masse.

À la fin, il a dit : « C'est extrêmement profond, Monsieur. Votre vision de la solitude est une leçon de vie. Voulez-vous que je fasse monter une bouteille de Cognac de 1954 pour accompagner votre spleen ? »

Il m'a facturé la « séance d'écoute » comme une prestation de conseil haut de gamme. C'était parfait. Il n'a pas essayé de me remonter le moral avec des platitudes du genre « ça va passer ». Il a simplement validé ma tristesse en lui donnant un prix. Et rien ne soulage mieux une peine de cœur que de savoir qu'elle coûte cher.

On finit par ne plus voir la différence entre la gentillesse sincère et la serviabilité professionnelle. Et franchement, c'est un soulagement. La gentillesse sincère attend toujours quelque chose en retour : de la reconnaissance, de la réciprocité, du temps. La serviabilité professionnelle, elle, n'attend qu'un virement bancaire. C'est propre, c'est net, c'est sans traces de doigts sur l'argenterie de l'âme.

Finalement, le luxe, ce n'est pas d'avoir tout ce qu'on veut. Le luxe, c'est d'avoir éliminé de son entourage tous ceux qui ne sont pas d'accord avec vous. C'est transformer son environnement social en une extension de son propre ego.

Certains appellent ça un désert affectif.

Moi, j'appelle ça une suite royale avec vue sur mon propre génie.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais appeler le concierge pour qu'il vienne tourner les pages de ce livre à ma place. Je sens que mon index commence à fatiguer, et j'ai cru comprendre que le service « Lecture Assistée » comprenait aussi un massage des tempes à l'huile de santal.

C'est dur d'être seul. Mais c'est tellement moins fatigant quand on n'est pas obligé d'être aimable gratuitement.

Chapitre 6

La santé n'a pas de prix, mais elle a un menu

On nous a seriné pendant des siècles que « la santé n'a pas de prix ». C'est le genre de phrase qu'on grave sur des galets pour les vendre dans des boutiques de lithothérapie à des gens qui portent des pantalons en lin. C'est mignon, c'est poétique, et c'est surtout un mensonge éhonté inventé par des gens qui n'ont jamais eu à choisir entre payer leur loyer et s'offrir un scanner sans attendre six mois dans une salle d'attente qui sent la soupe à l'oignon et le désespoir tiède.

Soyons honnêtes : la santé a un prix, et croyez-moi, il y a souvent un supplément pour la chantilly.

Évidemment, d'un point de vue purement biologique, le cancer est une démocratie. C'est même la seule forme de communisme qui fonctionne vraiment : il s'attaque au prolétaire comme au milliardaire avec une impartialité qui forcerait l'admiration de Karl Marx. La cellule maligne est une anarchiste qui ne regarde pas votre solde bancaire avant de commencer ses graffitis sur votre foie. Mais — et c'est là que le bât blesse — si la maladie est la même pour tout le monde, l'expérience utilisateur, elle, varie considérablement.

Imaginez deux scénarios.

Scénario A : Vous êtes dans un hôpital public. Le néon au plafond grésille dans une fréquence qui semble avoir été conçue par la CIA pour briser la résistance mentale des espions russes. Le linoléum au sol est d'un vert « résilience » qui rappelle étrangement la couleur de votre propre bile. Vous partagez votre chambre avec Jean-Pierre, un charmant monsieur qui a décidé que la nuit était le moment idéal pour

pratiquer l'apnée du sommeil façon moteur de tracteur des années 50. Votre repas est une tranche de jambon sous vide qui a la texture d'un pneu de vélo et une purée de mousline si triste qu'elle pourrait servir de base à un poème de Baudelaire. Là, le cancer, c'est une épreuve. C'est un combat. C'est une tragédie grecque avec des draps en papier qui grattent.

Scénario B : La Clinique de l'Espoir Doré (ou n'importe quel nom qui suggère que la mort est une option facultative réservée aux pauvres). Ici, l'air ne sent pas le désinfectant, il sent la bergamote et le cuir de chez Hermès. Votre chambre n'est pas une chambre, c'est une « suite de convalescence holistique » avec vue panoramique sur la Tour Eiffel. Si vous devez vomir votre dernier repas après une séance de chimiothérapie, autant le faire dans des toilettes en marbre de Carrare avec un jet d'eau chauffant qui vous masse délicatement le postérieur sur une musique de Chopin. Ça n'enlève pas la nausée, mais ça donne au reflux gastrique une certaine distinction aristocratique.

On me dira : « Mais l'argent ne guérit pas tout ! » Certes. Mais il permet de passer le temps plus agréablement en attendant que la science ou le destin décident de votre sort. Entre attendre la mort dans un couloir sur un brancard qui grince et l'attendre en peignoir en satin à 800 fils au cm², mon choix est fait depuis que j'ai appris à lire un relevé bancaire.

Le luxe, en oncologie, c'est de transformer la pathologie en une retraite spirituelle très onéreuse. Dans ces cliniques privées où le personnel vous appelle « Monsieur le Comte » (même si vous avez fait fortune dans le commerce de la vis à placo), la chimiothérapie n'est plus une agression chimique, c'est un « protocole de purification intracellulaire ». L'infirmière ne vous plante pas une aiguille dans le bras avec la grâce d'un boucher en retard ; elle procède à une « infusion de lumière » avec un sourire qui suggère qu'elle a passé son week-end à faire du yoga sur un yacht.

Et parlons des draps. On sous-estime le pouvoir thérapeutique du satin. Le coton de

l'Assistance Publique est conçu pour être bouilli à 100 degrés pour tuer les staphylocoques, ce qui lui donne la souplesse d'une feuille de papier de verre grain 40. Quand vous avez la peau à vif parce que vos globules blancs sont en grève illimitée, le satin est votre seul ami. Glisser sur des draps en soie alors qu'on est techniquement en train de dépérir, c'est comme être un glaçon qui fond dans un verre de Cristal Roederer. C'est une fin digne. C'est une élégance biologique.

La vérité, c'est que la souffrance est un produit de consommation comme un autre. Si vous prenez le forfait « Standard », vous avez le droit de souffrir dans l'indifférence et le bruit. Si vous prenez le forfait « Platinum Prestige », on traite votre tumeur comme un hôte de marque un peu trop envahissant qu'on essaie de reconduire à la porte avec toute la courtoisie due à son rang.

J'ai vu des gens se plaindre que « l'hôpital, c'est l'usine ». Mais mes amis, tout est une usine ! La question est de savoir si vous voulez être traité par une chaîne de montage Renault ou par un artisan de chez Rolls-Royce qui polit chaque piston à la main.

Il y a quelque temps, j'ai rendu visite à une connaissance dans une de ces cliniques où le menu du dîner est signé par un chef trois étoiles. Le type avait une tumeur grosse comme un pamplemousse, mais il était en train de débattre avec le sommelier pour savoir si le blanc qui accompagnait son bouillon de volaille était assez minéral. C'était magnifique. Il n'était pas « un malade », il était un client exigeant. La maladie était devenue un détail logistique, un léger inconvénient entre deux massages crâniens.

« Tu te rends compte, me dit-il en ajustant son masque à oxygène en cuir retourné, le wifi est un peu lent aujourd'hui. C'est inadmissible pour le prix qu'on paie. »

À ce moment-là, j'ai compris qu'il allait s'en sortir. Non pas parce que les médicaments étaient meilleurs (bon, ils l'étaient, ils venaient d'un laboratoire suisse secret caché sous un glacier), mais parce que son ego était tellement bien nourri qu'il n'y avait plus de place pour la tumeur. Le cancer a essayé de prendre le contrôle, mais

il est tombé sur un service de conciergerie qui lui a fait comprendre qu'il n'était pas sur la liste des invités.

Alors oui, la santé n'a pas de prix. Mais si vous avez le choix, préférez toujours la maladie qui se traite avec une vue sur les jardins du Luxembourg. Parce qu'au final, si on doit passer l'arme à gauche, autant que ce soit sur un matelas à mémoire de forme qui se souvient de vous avec plus de tendresse que votre propre ex-femme.

La mort est inévitable, mais le mauvais goût est une option qu'on peut s'éviter avec un bon carnet de chèques. Pleurer en Ferrari, c'est bien. Mourir en satin, c'est le sommet du chic. C'est le dernier doigt d'honneur lancé à la biologie : « Tu m'as eu, petite cellule rebelle, mais regarde le fil de ma taie d'oreiller. Tu ne seras jamais aussi douce que ce que je touche en ce moment. »

Maintenant, si vous voulez bien me passer le catalogue des défibrillateurs incrustés de Swarovski, je sens que mon cœur fait des siennes, et je refuse catégoriquement d'être réanimé par un appareil qui n'est pas assorti à ma décoration intérieure. La vie est un menu, messieurs-dames. Assurez-vous d'avoir assez de liquide pour commander le dessert, même si vous savez qu'il risque de vous rester sur l'estomac.

Chapitre 7

L'amour ne s'achète pas (mais le yacht aide au casting)

On nous a menti. Depuis la maternelle, on nous sature les lobes temporaux avec cette fable sirupeuse : « L'amour est aveugle ». C'est la plus grosse fake news de l'histoire de l'humanité, juste après le concept de « travailler plus pour gagner plus » et l'idée que le tofu peut avoir le goût de bacon. L'amour n'est pas aveugle. L'amour a une vision laser 20/20, capable de repérer une montre Patek Philippe à travers un brouillard de pollution à Pékin et de détecter l'odeur du cuir pleine fleur d'une Bentley à trois kilomètres de distance.

Soyons honnêtes deux minutes, quitte à ce que cela pique un peu votre sens moral atrophié par trop de films de Noël sur M6. Il est statistiquement et biologiquement plus facile de trouver l'âme sœur quand on ressemble à un ticket de loto gagnant — celui qui brille, qui sent l'encre fraîche et la promesse d'une retraite anticipée aux Maldives — que quand on ressemble à une facture d'électricité impayée, froissée au fond d'un jean Decathlon.

Regardez-vous dans un miroir. Si votre visage crie « j'ai des problèmes de trésorerie et mon chauffage est coupé », vous ne cherchez pas une âme sœur, vous cherchez un assistant social ou un miracle. En revanche, si votre teint a cette lueur surnaturelle que seul un sérum à 800 euros extrait d'un placenta d'esturgeon peut offrir, le monde entier devient soudainement très, très intéressé par votre « beauté intérieure ». C'est fou comme la profondeur d'une âme devient évidente quand elle est éclairée par les spots d'une piscine à débordement.

On dit que l'argent ne fait pas le bonheur. Certes. Mais il fait un casting de qualité supérieure. Le yacht, mes amis, n'est pas un simple moyen de transport maritime

pour oligarques en manque de vitamines D. C'est un tamis social. C'est un filtre Instagram physique. Quand vous invitez quelqu'un sur un yacht de cinquante mètres de long avec hélicoptère et chef étoilé à bord, vous n'achetez pas son amour. Vous achetez le droit de passer directement l'audition sans faire la queue derrière trois mille types qui portent des sandales avec des chaussettes. C'est un « FastPass » pour le cœur.

Imaginez la scène. Vous êtes au bar PMU du coin, vous avez une tache de sauce samouraï sur votre t-shirt « Staff - Fête de la Moule 2012 » et vous essayez d'expliquer à une femme que vous avez une « grande sensibilité artistique ». Elle voit surtout que vous avez un découvert autorisé de vingt euros et une haleine de café froid. Maintenant, transposez la scène sur le pont d'un Riva, au large de Portofino. Vous portez une chemise en lin tellement blanche qu'elle pourrait aveugler un satellite de la NASA et vous ne dites rien. Vous regardez juste l'horizon d'un air mystérieux. Là, votre silence n'est pas un manque de conversation, c'est une « force tranquille ». Votre tache de sauce n'existe pas, parce que personne n'a de sauce samouraï sur un Riva. On y consomme du tartare de thon rouge massé au saké. L'amour, dans ce contexte, ne se cherche pas, il se dépose comme une option sur une action en bourse.

Le physique, direz-vous ? « Mais on peut être beau et pauvre ! » me hurlent les idéalistes en mangeant des pâtes au beurre. Certes. Mais la beauté est un luxe qui demande un entretien constant. Être beau quand on est riche, c'est juste de la logistique. C'est du Botox préventif, des coachs sportifs qui vous crient dessus à 6h du matin et une alimentation à base de graines de chia bio-dynamiques cultivées par des moines muets. Être beau quand on est pauvre, c'est un combat quotidien contre le stress, le manque de sommeil et les produits transformés. À trente ans, la différence est subtile. À cinquante, le riche ressemble à une statue grecque bien conservée, tandis que le pauvre ressemble à une pomme de terre oubliée dans un garde-manger. Le choix pour « l'âme sœur » est alors vite fait : on préfère généralement passer le reste de ses jours avec une statue qu'avec un féculent flétri.

Et puis, parlons de la compatibilité. On nous rabâche que les opposés s'attirent. C'est faux. Les opposés s'attirent uniquement dans les aimants et les mauvais scénarios de comédies romantiques avec Hugh Grant. Dans la vraie vie, les gens qui ont des jets privés s'attirent entre eux parce qu'ils partagent les mêmes problèmes existentiels, comme : « Est-ce que je devrais changer la moquette du G650 pour du vison ? » ou « Est-ce que mon yacht est trop petit pour entrer dans le port de Saint-Tropez ? ». Essayer de construire une relation durable entre un millionnaire et quelqu'un qui compare le prix du papier toilette au kilo, c'est comme essayer de faire cohabiter un lion et une gazelle. Au début, c'est mignon, on prend des photos, et puis la réalité biologique reprend le dessus.

L'argent est un lubrifiant social. Il élimine les frictions ridicules de la vie quotidienne qui finissent par tuer l'amour. On ne se dispute pas pour savoir qui va vider le lave-vaisselle quand on a un majordome nommé Juan qui le fait avec une précision chirurgicale. On ne se hurle pas dessus à cause d'une facture de gaz trop élevée quand on possède sa propre centrale électrique. L'amour a besoin d'espace pour s'épanouir. Et quoi de mieux pour donner de l'espace à l'amour que 1500 mètres carrés habitables avec vue sur la mer ?

Alors oui, le yacht aide au casting. Il permet de trier les candidats. Il évite de perdre son temps avec des gens qui pensent qu'un « voyage romantique » consiste à prendre un Ouigo pour aller voir la mer à Berck-sur-Mer. Le yacht annonce la couleur : « Ici, on ne pleure pas parce qu'on n'a plus de thon en boîte. Ici, on pleure parce que le millésime du Dom Pérignon est un peu trop acide cette année. » C'est une souffrance plus noble, plus élégante.

Il y a une forme de pureté dans l'intérêt financier. Au moins, on sait pourquoi on est là. Quand une femme de vingt-quatre ans tombe éperdument amoureuse d'un armateur grec de quatre-vingt-deux ans qui ressemble à un pruneau desséché, ne soyez pas cyniques. Elle n'est pas attirée par son argent. Elle est attirée par sa

stabilité. Et quoi de plus stable qu'un compte en banque avec neuf zéros avant la virgule ? C'est un socle solide pour construire une famille, ou au moins pour construire une magnifique villa à Mykonos.

Le romantisme moderne, c'est d'accepter que le cœur a ses raisons que la carte Gold connaît très bien. On ne tombe pas amoureux d'une personne, on tombe amoureux d'un standing de vie que cette personne rend possible. Si vous en doutez, faites le test. Demandez à votre partenaire : « M'aimerais-tu toujours si j'habitais dans un studio de 9m² au 6ème sans ascenseur et que je travaillais comme testeur de suppositoires ? ». S'il répond « oui » sans hésiter, fuyez. C'est soit un menteur professionnel, soit quelqu'un qui a des fétiches vraiment inquiétants.

L'amour est un produit de luxe. Et comme tout produit de luxe, il nécessite un packaging soigné. Ne méprisez pas ceux qui cherchent le casting idéal sur le pont d'un bateau de luxe. Ils sont simplement plus efficaces que vous. Ils ont compris que pour trouver la perle rare, il vaut mieux chercher dans un écrin Cartier que dans une benne à ordures derrière un Lidl. C'est mathématique. C'est biologique. C'est terriblement injuste, et c'est pour ça que c'est drôle.

Maintenant, excusez-moi, je dois aller vérifier si mon profil Tinder fonctionne mieux avec une photo de moi devant mon jet privé ou avec une photo de moi en train de tenir un lionceau. Apparemment, le lionceau envoie un message de « protecteur sensible », alors que le jet envoie un message de « j'ai les moyens de te faire oublier que j'ai le charisme d'une huître ». Dans le doute, je mettrai les deux. On n'est jamais trop prudent quand on cherche l'amour véritable, le vrai, celui qui dure jusqu'à la prochaine mise à jour fiscale.

Chapitre 8

Le bio ou la mort

Soyons honnêtes deux minutes : le malheur est une donnée universelle, mais sa texture varie énormément selon votre solde bancaire. On nous rabâche que l'argent ne fait pas le bonheur, ce qui est techniquement vrai, mais l'argent permet au moins de choisir la marque de son désespoir. Et s'il y a bien un domaine où la lutte des classes se joue de manière féroce, c'est dans l'assiette. Plus précisément, dans ce dilemme existentiel qui nous frappe tous un dimanche soir de déprime : faut-il pleurer devant un bol de kale bio cultivé par des moines aveugles dans le Larzac, ou devant une boîte de raviolis tièdes dont l'opercule vous a coupé le doigt à l'ouverture ?

Le choix est vite fait. Si je dois sombrer dans une déshérence émotionnelle profonde parce que mon troisième yacht a une rayure sur la coque ou que ma dernière conquête Tinder a confondu mon jet avec un modèle de l'année précédente, je refuse catégoriquement de le faire en ingérant des graisses saturées bas de gamme. Quitte à avoir le cœur en miettes, autant que mon foie soit une œuvre d'art.

Manger bio quand on est riche et malheureux, c'est une forme de masochisme élégant. Prenez le kale. Le kale n'est pas un aliment. C'est une punition biblique déguisée en super-aliment. Personne n'aime vraiment le kale. Si vous dites que vous aimez le kale, vous mentez probablement aussi sur votre plaisir à faire des planches abdominales à six heures du matin. Le kale a le goût de la terre, de la discipline et du mépris de classe. Mais attention, pas n'importe quel kale. Je parle de celui qui coûte le prix d'un loyer à Aubervilliers, celui qui a été « massé » (oui, massé) par des moines ayant fait vœu de silence et de cécité pour ne pas contaminer la plante par la moindre trace de pollution visuelle ou sonore.

Quand vous mangez ce kale, vous ne vous nourrissez pas. Vous procédez à une purification rituelle. Vous vous dites : « Certes, ma vie est un vide sidéral, je suis entouré de parasites qui ne m'aiment que pour mon code de carte bleue, et mon existence n'a pas plus de sens qu'un épisode des Marseillais à Dubaï. Mais au moins, mes intestins sont une zone exempte de pesticides. » Il y a une dignité suprême à mourir de solitude avec un taux de cholestérol proche de zéro. C'est le luxe ultime : avoir les moyens de s'offrir une agonie saine.

À l'opposé, nous avons le malheur du pauvre : le ravioli en boîte. Le ravioli en boîte, c'est l'aveu de défaite ultime. C'est le goût de la capitulation. Quand vous ouvrez cette boîte, vous n'ouvrez pas un repas, vous ouvrez un dossier de surendettement gustatif. L'odeur de la sauce tomate métallique, cette substance rouge orange qui semble avoir été synthétisée dans un laboratoire clandestin en Corée du Nord, est le parfum officiel de la dépression prolétarienne.

Manger des raviolis en boîte dans un studio de 12 mètres carrés, c'est une double peine. Non seulement vous êtes triste, mais en plus, vous allez avoir des brûlures d'estomac qui vous rappelleront votre échec toutes les quinze minutes pendant les six prochaines heures. C'est un malheur qui manque cruellement de panache. C'est un malheur qui sent l'humidité et le linoléum qui rebique. On ne peut pas pleurer avec style devant un ravioli qui ressemble à un oreiller miniature rempli de sciure de bois et de restes de tendons de poney.

Alors que pleurer devant son bol de quinoa sauvage (récolté à la pince à épiler par des descendants directs des Incas), c'est presque une performance artistique. On peut se regarder dans le miroir de sa salle de bain en marbre de Carrare et se dire : « Regardez ce héros. Il souffre, mais il s'hydrate à l'eau de bouleau pressée à froid. » Il y a une esthétique de la souffrance haut de gamme. La mélancolie bio est épurée, elle est Instagrammable. Un selfie de vous, l'air hagard, avec une larme parfaitement dessinée sur la joue et un jus de détox vert fluo à la main, et vous récoltez 10 000 likes. Faites la même chose avec une tache de sauce Panzani sur votre t-shirt Kiabi, et

on appelle les services sociaux.

Le marketing du bio pour les riches a bien compris que nous étions prêts à payer cher pour notre propre châtement. « Cultivé par des moines aveugles ». Pourquoi aveugles ? Parce que l'obscurité de leur regard garantit la pureté de l'âme du légume, évidemment. C'est scientifique, ou au moins spirituel, ce qui, dans le milieu du bien-être de luxe, est exactement la même chose. On vous vend de la moralité à la calorie. En mangeant ce légume hors de prix, vous achetez une indulgence. Vous compensez le fait que votre entreprise licencie des pères de famille par le fait que vous soutenez une agriculture biodynamique qui respecte le cycle de la lune et le transit intestinal des scarabées.

Le ravioli, lui, ne vous ment pas. Il n'a pas d'éthique. Il n'a pas de passé, et il n'a certainement pas d'avenir. Il est le témoin silencieux de vos soirées passées à scroller sur Instagram pour voir des gens comme moi manger du kale de moine. Le ravioli est honnête dans sa médiocrité. Mais l'honnêteté, c'est pour les gens qui n'ont pas les moyens de se payer un bon mensonge. Et le mensonge du bio de luxe est magnifique : il nous fait croire que nous sommes de meilleures personnes parce que nous dépensons 25 euros pour une botte d'asperges qui ont été bercées au son du violoncelle.

Certes, le kale des moines aveugles a le goût d'une éponge que l'on aurait trempée dans du fiel. Certes, chaque bouchée vous rappelle que la nature est hostile et que l'herbe n'est pas faite pour être consommée par un mammifère qui a inventé la climatisation et le moteur à explosion. Mais c'est là tout l'intérêt. C'est une souffrance choisie. C'est le privilège de pouvoir rejeter le plaisir au profit de la « conscience ».

Le pauvre mange du gras parce qu'il a besoin de réconfort immédiat, d'un câlin chimique pour oublier que son patron est un tyran et que son radiateur fait un bruit de tracteur. Le riche mange des racines amères parce qu'il a déjà tout, et que la seule

chose qu'il peut encore s'offrir, c'est le sentiment de supériorité de celui qui résiste à la tentation du sucre. C'est le « je souffre donc je suis » version diététique.

Imaginez la scène. Je suis dans ma cuisine high-tech, entouré d'appareils en inox qui coûtent le prix d'une berline allemande, et je prépare ma salade de graines de chia activées à l'eau de source des Alpes. Je suis dévasté parce que mon courtier m'a annoncé que mon portefeuille d'actions dans le secteur de la tech éthique a chuté de 0,2 %. Je pleure. Mais je pleure de manière aérodynamique. Mes larmes glissent sur ma peau exfoliée au diamant et tombent dans mon bol de graines bio. Je sais que demain, ma peau sera éclatante, mon teint sera frais, et mon système lymphatique sera aussi fluide qu'une autoroute suisse un dimanche matin.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, quelqu'un pleure pour de vraies raisons — genre, ne plus avoir d'électricité — en mangeant ses raviolis froids directement dans la boîte parce qu'il n'a pas envie de faire la vaisselle dans son évier bouché. Est-ce que cette personne est plus malheureuse que moi ? Probablement. Mais son malheur est d'un ennui mortel. Il n'y a aucune poésie dans le ravioli froid. C'est du naturalisme de bas étage, du Zola sans le talent.

Ma souffrance, au contraire, est une tragédie grecque sponsorisée par Whole Foods. Elle a de la gueule. Elle a du panache. Elle se déguste avec une fourchette en argent et une conscience écologique parfaitement entretenue. Parce qu'au fond, c'est ça le message de ce livre : si vous devez être une épave émotionnelle, soyez une épave biodégradable, certifiée Ecocert et issue du commerce équitable.

La mort nous attend tous, que l'on ait mangé du kale ou des raviolis. Mais entre finir dans un cercueil en acajou avec des artères propres comme un sou neuf ou finir dans une boîte en sapin avec du cholestérol plein les tuyaux, j'ai choisi mon camp. Je préfère mourir en ayant l'air d'un saint qui a simplement oublié de s'amuser, plutôt que de mourir en ressemblant à une publicité pour une marque de sauce tomate premier prix.

Alors, la prochaine fois que vous hésitez entre le rayon « Économique » et le rayon « Prestige et Spiritualité », souvenez-vous : la tristesse est inévitable, mais le décorum est facultatif. Et tant qu'à être malheureux, autant que ce soit avec une haleine qui sent l'herbe fraîche plutôt que la conserve de ferraille. C'est une question de respect de soi. Et de packaging. Toujours le packaging.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mes moines aveugles viennent de m'envoyer une cargaison de baies de Goji cueillies à la lueur de la pleine lune par des vierges en CDD. Ça coûte une blinde, ça n'a aucun goût, et ça me donne envie de me pendre avec mon foulard Hermès. C'est parfait. C'est exactement ce qu'il me fallait pour accompagner ma dépression de 16 heures.

Chapitre 9

Les problèmes de 'Premier Monde' en mode VIP

Imaginez la scène, car elle est d'une cruauté que même Shakespeare n'aurait pas osé mettre en scène après une bouteille de porto de trop. Vous êtes assis dans un siège en cuir de taurillon dont le grain est plus régulier que votre propre rythme cardiaque. Vous survolez les Alpes, un verre de Cristal Roederer à la main — servi à 9 degrés, pas 10, sinon c'est de la soupe pour sans-abri — et vous vous préparez psychologiquement à l'épreuve ultime : la descente sur Courchevel.

Et là, le drame. Le cataclysme. L'apocalypse en cachemire.

La voix du commandant de bord grésille dans l'habitacle avec la subtilité d'un couperet de guillotine sur le cou de Marie-Antoinette : « Monsieur, nous avons un petit souci de visibilité. Le brouillard s'est levé sur l'altiport. Nous allons peut-être devoir dérouter sur Chambéry. »

Chambéry.

Le mot tombe comme une insulte, une gifle administrée par un gant de boxe rempli de graviers. Chambéry ! Est-ce que vous réalisez l'ampleur de la tragédie grecque qui se joue à cet instant précis ? Sophocle n'aurait pas pu imaginer une déchéance pareille. Antigone s'est enterrée vivante pour moins que ça. Dérouter sur Chambéry, c'est le génocide social. C'est l'équivalent métaphysique de se faire servir un café lyophilisé dans une tasse en plastique avec une touillette qui a déjà servi.

Le brouillard, ce traître. Cette vapeur d'eau sans éducation qui se permet de boucher la vue d'un appareil qui coûte le PIB d'un petit pays d'Afrique de l'Ouest. C'est là

que vous comprenez que la nature est fondamentalement communiste. Le brouillard ne respecte pas votre rang. Il s'en fout que vous ayez réservé la suite présidentielle au Cheval Blanc. Il s'en contrefiche que votre moniteur de ski personnel, un dénommé Jean-Claude qui ressemble à un dieu scandinave et qui coûte 800 euros la matinée pour vous aider à ne pas tomber en arrière, vous attende sur le tarmac.

À cet instant, le jet privé n'est plus un symbole de puissance. C'est un cercueil de luxe errant dans le gris.

Regardez-moi dans les yeux : vous savez ce que c'est, la vraie peur ? Ce n'est pas la mort. La mort, c'est propre, c'est définitif, on n'a plus de factures à payer. Non, la vraie peur, la peur viscérale, celle qui vous tord les boyaux au point que vous regrettez d'avoir mangé ce tartare de thon rouge à la truffe blanche deux heures plus tôt, c'est l'idée de devoir prendre une *navette* depuis Chambéry.

Une navette. En minibus. Avec des pneus neige. Sur une route départementale.

C'est une régression évolutive. On est passé d'Icare tutoyant le soleil à un touriste belge en route pour un buffet à volonté à la Grande Motte. Si je voulais faire deux heures de route dans un véhicule qui sent le sapin désodorisant et la sueur de chauffeur syndiqué, j'aurais gardé ma dignité et je serais resté à Paris pour prendre le RER B.

Mais le pire, c'est le silence qui s'installe dans la cabine. Un silence lourd, épais, plus dense que le brouillard extérieur. Vous regardez votre partenaire — appelons-la Chloé, ou Kimberley, ou n'importe quel prénom qui sonne comme une marque de démaquillant de luxe. Elle vous regarde avec des yeux pleins de larmes contenues. Son mascara Dior commence à vaciller. Elle murmure, la voix tremblante : « Mais... et mes bottines en vison ? Si on atterrit à Chambéry, le tapis n'est pas chauffé. »

Et là, vous atteignez le paroxysme de l'angoisse existentielle. Vous réalisez que la vie

est une farce. Vous avez réussi. Vous avez gravi tous les échelons de la pyramide de Maslow jusqu'à en toucher le sommet avec vos doigts manucurés, et tout ça pour quoi ? Pour être vaincu par des particules d'eau en suspension. C'est l'humiliation ultime du capitalisme face à la météorologie. On peut acheter des politiciens, on peut acheter des îles privées, on peut même acheter le silence de son ex-femme, mais on ne peut pas acheter 500 mètres de visibilité horizontale. C'est un scandale démocratique.

On parle de « Problèmes de Premier Monde », mais c'est une appellation injuste. C'est un « Problème de 0,1 % ». C'est une souffrance d'élite. C'est une douleur que le commun des mortels, celui qui se bat avec son pass Navigo pour entrer dans un wagon qui sent l'urine et le désespoir, ne pourra jamais appréhender. Le pauvre, lui, sait qu'il va galérer. C'est sa condition. C'est sa zone de confort. Mais le riche ? Le riche est programmé pour la fluidité. La fluidité est son droit de naissance. Quand le monde cesse de glisser sous ses pieds comme une patinoire fraîchement surfacée, c'est tout son univers qui s'effondre.

Alors on commence à négocier avec les dieux.

« Commandant, dites-leur que je paye le double de la taxe d'atterrissage. Dites-leur d'allumer de grands feux de joie sur la piste ! Brûlez des palettes, brûlez des pauvres, je m'en fous, mais faites que je voie cette p*tain de piste ! »

Le commandant répond avec ce ton monocorde de robot lobotomisé : « La sécurité avant tout, Monsieur. »

La sécurité. Quel concept de classe moyenne. La sécurité, c'est pour les gens qui ont quelque chose à perdre, comme un plan épargne logement ou un abonnement à *Télé Loisirs*. Moi, j'ai une réputation. Arriver à Courchevel par la route, c'est comme arriver à une soirée SM habillé en Mickey : on n'est plus crédible. Les autres, les chanceux, ceux qui ont atterri dix minutes avant que le rideau ne tombe, vont vous voir descendre de votre van Mercedes avec cet air de pitié insupportable. Ils sauront. Ils sauront que vous avez été rejeté par le ciel. Vous serez le paria de la station. Le

intouchable de la fondue.

Pendant que le jet tourne en rond au-dessus des sommets — ce qu'on appelle élégamment un « hippodrome », car même dans l'échec, le riche doit utiliser un vocabulaire équestre — vous passez par les cinq stades du deuil d'Elisabeth Kübler-Ross.

1. ****Le Déni**** : « Ce n'est pas du brouillard, c'est juste un nuage de fumée d'un barbecue géant organisé par les locaux pour célébrer mon arrivée. »
2. ****La Colère**** : « Je vais racheter cet aéroport et le transformer en parking pour mes jet-skis. Et je vais licencier le ciel. »
3. ****Le Marchandage**** : « Si on atterrit, je jure que je donne 0,5 % de mes dividendes à une association qui sauve des chatons aveugles. Non, 0,2 %, faut pas déconner non plus. »
4. ****La Dépression**** : Vous commencez à boire le Roederer à la bouteille. Vous envisagez de vous étouffer avec une serviette en lin.
5. ****L'Acceptation**** : Vous regardez votre montre Richard Mille à 200 000 euros et vous réalisez qu'elle indique la même heure à Chambéry qu'à Courchevel, mais que le temps y passera beaucoup plus lentement, au rythme de la plèbe.

Finalement, le miracle se produit. Une trouée. Un interstice dans la méchanceté atmosphérique. Le pilote annonce qu'on tente l'approche. Vous agrippez les accoudoirs. Vous ne priez pas Dieu — vous n'avez pas besoin de lui, vous avez un bon avocat — mais vous invoquez l'esprit de Milton Friedman.

L'avion plonge dans le coton gris. Ça secoue. La structure en fibre de carbone gémit comme une starlette en fin de carrière. Et puis, d'un coup, le goudron. La pente ascendante de l'altiport. Le freinage brutal qui vous projette un peu de caviar sur votre pull en cachemire Loro Piana (un sacrifice acceptable).

Vous êtes vivant. Vous êtes à Courchevel.

Vous descendez de l'appareil, l'air altier, comme si de rien n'était. Vous ajustez vos lunettes de soleil (même s'il fait un temps de Toussaint, c'est une question de principe). Le concierge vous attend avec un parapluie et un sourire qui dit : « Je sais que vous avez failli finir à Chambéry, espèce de moins-que-rien ».

Vous marchez sur le tarmac glacé. Vous respirez l'air pur, chargé de particules fines de kérosène et d'arrogance. La crise est passée. La tragédie est évitée. Vous allez pouvoir aller manger votre fondue à 150 euros par personne dans un restaurant décoré comme une étable suisse par un designer de Milan qui n'a jamais vu une vache de sa vie.

Mais au fond de vous, la cicatrice demeure. Vous savez maintenant que le monde peut vous trahir à tout moment. Que l'ordre naturel des choses est fragile. Et en rentrant dans votre suite, vous demandez à ce qu'on vous serve un cognac hors d'âge. Pas parce que vous avez soif, non. Juste pour oublier que pendant dix minutes, vous avez failli être quelqu'un qui prend l'autoroute.

C'est ça, la vraie résilience. Pleurer en Ferrari, c'est bien. Mais avoir failli atterrir à Chambéry, c'est avoir vu le visage de l'enfer et en être revenu avec un bronzage impeccable. Et ça, mes amis, ça n'a pas de prix. Enfin si, mais votre comptable s'en occupe.

Chapitre 10

Le yoga des milliardaires

On finit toujours par se lasser du cachemire. C'est la grande tragédie de l'existence moderne : au bout du douzième jet privé, de la quatrième villa avec vue sur la mer que vous n'allez jamais voir parce que vous êtes trop occupé à engueuler votre banquier, une question finit par percer la carapace de votre indifférence dorée : « Qui suis-je, au-delà de mon code de carte bleue ? »

C'est généralement là que le drame commence. Quand un milliardaire se met en tête de trouver son « moi intérieur », c'est rarement pour le chercher dans un miroir après une gueule de bois au Ritz. Non, il lui faut de l'exotisme, de la sueur spirituelle et, surtout, un prix d'entrée qui ferait passer une opération à cœur ouvert pour un Happy Meal. On appelle ça le « Tourisme de l'Éveil », mais la réalité est beaucoup plus cruelle : c'est l'art de payer le prix d'un rein pour avoir le droit de dormir par terre en espérant que le cosmos vous envoie un signal 5G.

J'ai donc pris la décision radicale de partir pour l'Inde. Pas l'Inde des routards qui sentent le patchouli et le désespoir budgétaire, non. Je parle de l'Inde « VVIP », celle des ashrams nichés dans l'Himalaya où l'on vous accueille avec une guirlande de fleurs bio et une facture de 45 000 dollars la semaine pour « désapprendre l'attachement aux biens matériels ». Un concept génial, quand on y pense. C'est comme payer un braqueur pour qu'il vous explique que l'argent ne fait pas le bonheur pendant qu'il vide votre coffre-fort.

L'endroit s'appelait « Le Sanctuaire de la Paix Ultime et de la Détox de la Conscience ». Un nom qui, à lui seul, pèse plus lourd qu'un bilan comptable d'Amazon. Le principe est simple : vous arrivez en hélicoptère (parce que faire dix heures de route

dans un taxi qui n'a pas d'amortisseurs, c'est de la spiritualité de pauvre, et personne n'a le temps pour ça), on vous retire votre Rolex, votre iPhone et votre dignité, et on vous donne une tunique en lin blanc qui gratte.

Le Guru s'appelait Swami-Something. Un homme avec une barbe tellement longue qu'on aurait pu y cacher une réserve de caviar, et un regard qui semblait voir directement à travers votre portefeuille. Il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « L'âme est un oiseau en cage, et la cage est faite d'or. » J'ai failli lui répondre que si la cage est en or, on peut au moins la revendre pour s'acheter un yacht, mais j'étais là pour la « quête de sens ». J'ai donc hoché la tête avec l'air pénétré d'un type qui vient de comprendre le secret de l'univers, alors que j'essayais juste de ne pas penser à la clim que j'avais laissée allumée dans mon penthouse à Monaco.

Le premier jour a été une révélation. J'ai découvert que mon « moi intérieur » était en fait un petit gnome colérique qui ne supportait pas d'être réveillé à quatre heures du matin par un gong. Pourquoi quatre heures ? « Parce que c'est l'heure où les énergies terrestres sont les plus pures », disait le Swami. En réalité, c'est l'heure où même les moustiques sont fatigués, ce qui est le seul avantage.

On nous a forcés à faire du yoga. Mais pas le yoga de Los Angeles où l'on porte du Lululemon en attendant son latte au soja. Le vrai yoga. Celui où l'on vous demande de mettre votre jambe derrière votre cou pour former une figure géométrique qui n'existe pas dans la nature, tout en respirant « par le chakra du plexus solaire ». J'ai essayé. J'ai vraiment essayé. Mais au bout de trois minutes dans la position du « Lotus qui se demande ce qu'il fout là », mon corps a envoyé un signal de détresse à mon cerveau : « Erreur système. Abandon du navire. Si tu continues, on va avoir besoin d'une greffe de colonne vertébrale. »

Et puis, il y avait la nourriture. La « diète de lumière ». Ce qui, en langage de milliardaire, signifie manger trois graines de quinoa qui ont été bénies par un moine aveugle et boire de l'eau tiède avec un zeste de citron qui a l'air d'avoir vécu la

Grande Dépression. On appelle ça une « détox ». Moi j'appelle ça une tentative d'assassinat par malnutrition volontaire. À 15 000 euros la journée, j'espérais au moins une émulsion de truffe sur mon air pur, mais non. On vous vend le vide, et le pire, c'est qu'on en redemande parce qu'on nous a convaincus que la faim est une forme supérieure de conscience.

Le troisième jour, la chaleur est montée à 42 degrés. L'ashram était « éco-responsable », ce qui est le mot poli pour dire qu'il n'y avait pas d'air conditionné. C'est là que la fissure est apparue. Je méditais — ou plutôt, j'essayais de ne pas m'évanouir dans ma propre sueur — quand j'ai réalisé la grande vérité universelle. La voici, et je vous l'offre gratuitement (enfin, façon de parler, achetez le livre) :

L'illumination est inversement proportionnelle à la température ambiante.

Mon « moi profond » n'était pas un être de lumière en quête de fusion avec l'Atman. Mon « moi profond » était un consommateur occidental qui considérait que le droit de vivre à 21 degrés Celsius était un droit de l'homme fondamental, au même titre que la liberté d'expression ou le droit de doubler dans les files d'attente. Je ne cherchais pas le Nirvana. Je cherchais une télécommande Mitsubishi avec un bouton « Turbo Cool ».

J'ai regardé les autres participants. Il y avait un magnat de l'immobilier allemand qui essayait de léviter en pleurant de douleur, et une héritière pétrolière qui prétendait que « la privation sensorielle lui ouvrait les portes de la perception », alors qu'elle était manifestement juste en train de faire une insolation. On était tous là, à payer le prix d'une suite au George V pour vivre comme des paysans du XIVe siècle, tout ça parce qu'on avait trop d'argent et pas assez de problèmes réels.

C'est alors que le Swami est revenu vers moi. Il m'a demandé : « Que ressens-tu, mon fils ? Entends-tu le chant du silence ? »

Je l'ai regardé. J'avais de la poussière dans les yeux, les fesses engourdies par le sol

en pierre, et une envie furieuse de manger un burger dont le prix aurait pu financer une école primaire.

« Swami, j'entends surtout le chant de mon système nerveux qui est en train de s'autodétruire. Et je pense avoir réalisé quelque chose d'essentiel sur mon karma. »

Il a souri, pensant qu'il allait enfin pouvoir me vendre le « Pack Éveil Avancé » à 20 000 dollars de plus. « Dis-moi, quelle est cette vérité ? »

« Ma vérité, c'est que mon âme ne peut pas s'épanouir dans un endroit où le papier toilette est recyclé à partir de journaux locaux. Mon moi intérieur n'est pas un ascète. C'est un client exigeant. »

J'ai quitté l'ashram trois jours avant la fin. J'ai fait appeler mon jet privé. Quand je suis monté à bord, que j'ai senti l'air frais filtré par des purificateurs de haute technologie et que l'hôtesse m'a tendu une serviette chaude parfumée à l'eucalyptus, j'ai ressenti une paix que dix mille heures de méditation ne pourraient jamais m'apporter.

On nous ment. On nous fait croire que pour se trouver, il faut se perdre dans l'inconfort. Quelle arrogance ! Pourquoi devrais-je chercher mon âme dans la poussière alors qu'elle se porte très bien sur du cuir Connolly ? La résilience, ce n'est pas supporter la douleur ; c'est avoir assez de moyens pour l'éviter avec panache.

En survolant les montagnes, j'ai regardé mon reflet dans la vitre. J'avais l'air fatigué, j'avais perdu deux kilos de muscles et j'avais une trace de bronzage ridicule en forme de chakra sur le front. Mais j'étais enfin en paix. J'avais compris que le yoga des milliardaires, ce n'est pas de réussir à toucher ses orteils. C'est de payer quelqu'un pour qu'il vous convainque que vous l'avez fait, puis de rentrer chez vous en sachant que le plus beau temple du monde, c'est celui qui possède un minibar bien rempli et une connexion Wi-Fi haut débit.

Pleurer en Ferrari, c'est bien. Mais méditer en jet privé, avec la clim à fond, c'est la seule façon d'être sûr que Dieu vous entend. Parce que Dieu, comme tout le monde,

préfère les gens qui sentent bon le savon de luxe.

Chapitre 11

Le temps, c'est de l'argent (et j'ai pris un crédit)

On ne possède pas vraiment le temps. On ne fait que le louer à un taux d'intérêt usurier, en espérant que le propriétaire ne récupérera pas les clés avant qu'on ait eu le temps de s'acheter un yacht assez grand pour oublier qu'on va mourir. Pour le commun des mortels, « gagner du temps » consiste à courir après un bus ou à passer ses pâtes sous l'eau froide pour qu'elles refroidissent plus vite. Pour nous, le gain de temps est une discipline olympique pratiquée dans un bureau en acajou par des gens qui portent des montres dont le prix pourrait racheter la dette souveraine de la Grèce.

Le concept est simple : l'optimisation par la délégation totale. Si vous faites quelque chose vous-même, c'est que vous n'avez pas assez d'argent. Je ne parle pas seulement de faire tondre sa pelouse ou de faire repasser ses chemises par une dame qui sent la lavande et le ressentiment. Ça, c'est pour la classe moyenne supérieure qui essaie désespérément de ressembler à la couverture d'un catalogue IKEA. Non, la vraie délégation, la délégation de haut vol, consiste à sous-traiter les fonctions biologiques et émotionnelles de base.

J'ai un ami, appelons-le Jean-Hubert (parce que tout le monde dans ce milieu s'appelle soit Jean-Hubert, soit un prénom composé avec « Gonzague »), qui a engagé un « Proxy de Santé ». Ce type est payé 150 000 euros par an pour faire du sport à sa place. L'idée de Jean-Hubert est que si le métabolisme est une question d'énergie universelle, en payant quelqu'un pour suer sur un tapis de course tout en pensant très fort à lui, il devrait logiquement perdre du gras. Ça ne marche pas du tout, Jean-Hubert ressemble toujours à une profiterole géante, mais il est ravi : il a gagné une heure de cardio par jour qu'il peut consacrer à regarder des graphiques boursiers.

Moi-même, j'ai poussé le concept assez loin. J'ai une assistante pour mes émotions complexes. Quand ma grand-mère a eu un souci de santé, c'est elle qui a ressenti la tristesse à ma place pendant que je négociais le rachat d'une usine de filtres à eau au Kazakhstan. Elle m'a envoyé un mémo : *« Monsieur, à 14h30, nous avons ressenti une mélancolie de niveau 4 sur l'échelle de Richter. J'ai versé deux larmes au bureau, c'était très touchant. Vous pouvez continuer votre réunion, le deuil est sous contrôle. »*

C'est ça, la liberté. Acheter les minutes des autres pour construire sa propre éternité. Le problème, c'est qu'une fois qu'on a délégué le ménage, les courses, l'éducation des enfants, la réflexion philosophique et la respiration abdominale, on se retrouve avec un stock de temps absolument colossal. Et c'est là que le piège se referme. C'est là que le crédit que vous avez pris sur votre vie commence à coûter cher.

Parce que le temps gagné sur le trivial, on finit toujours par le perdre dans le spectaculaire de l'ennui : le Gala de Charité.

Si l'enfer existe, il ne ressemble pas à une fosse de soufre avec des démons à cornes. L'enfer est une salle de bal dorée au Ritz, chauffée à 26 degrés, où 500 personnes qui se détestent font semblant de s'intéresser au sort des loutres d'Amazonie tout en mangeant du saumon déshydraté.

Le Gala de Charité, c'est l'endroit où les gens qui ont passé l'année à optimiser chaque seconde de leur vie viennent volontairement se suicider socialement par ennui. C'est une taxe sur le temps. Vous avez gagné 400 heures cette année en ne faisant pas vos courses vous-même ? Félicitations, vous allez en rendre 6 ce soir en écoutant une soprano en fin de carrière hurler dans une langue morte, suivi d'un discours de trente minutes sur la résilience des micro-écosystèmes marins prononcé par une héritière qui pense que l'océan est une invention de chez Hermès pour vendre des serviettes de plage.

La dernière fois, j'étais assis entre une baronne qui sentait le naphthaline et le désespoir, et un magnat du pétrole qui essayait de m'expliquer que le réchauffement climatique était une opportunité immobilière incroyable pour le Groenland.

« Vous comprenez, mon cher, me disait-il en triturant une perle de caviar comme si c'était un chapelet, le temps est notre ressource la plus précieuse. C'est pour ça que je soutiens cette cause. »

Quelle cause ? Personne ne sait jamais. On est là pour « soutenir ». On achète des tables à 50 000 euros pour avoir le privilège de ne pas être chez soi à regarder une série de qualité sur un écran géant. C'est l'ironie suprême du riche : on paie une fortune pour ne pas perdre de temps, puis on paie une autre fortune pour le gâcher de la manière la plus pompeuse possible.

Le clou de la soirée, c'est toujours la vente aux enchères. C'est le moment où le temps devient littéralement de l'argent, mais de l'argent qu'on jette par la fenêtre pour ne pas avoir l'air d'un rapiat devant les autres prédateurs.

Le commissaire-priseur, un homme qui a probablement vendu son âme pour une paire de mocassins en peau de crocodile, hurle dans son micro :

« Et maintenant, le lot numéro 12 ! Un week-end de silence absolu dans un monastère tibétain avec un maître de méditation qui n'a pas parlé depuis 1974 ! Mise à prix : 20 000 euros ! »

Et là, vous voyez des types qui ont passé l'année à hurler sur leurs employés, à prendre trois jets privés par semaine et à optimiser leurs impôts aux îles Caïmans, se battre comme des chiffonniers pour acheter du *silence*. Ils achètent le droit de ne rien faire, parce qu'ils ont tellement délégué leur vie qu'ils ne savent plus comment s'occuper eux-mêmes. Ils ont pris un crédit sur le temps, et ils essaient de le rembourser en achetant du vide.

J'ai fini par enchérir sur une croisière pour observer les baleines en Islande. Je déteste

les baleines. Ce sont juste des gros poissons qui ont besoin d'attention et qui recrachent de l'eau par la tête. C'est vulgaire. Mais j'ai levé ma main parce que j'avais besoin de justifier ma présence. J'ai payé 80 000 euros pour un truc que je ne ferai jamais. J'ai délégué mon voyage à mon assistante (qui, elle, déteste le froid, ce qui rend la chose encore plus satisfaisante).

En sortant de là, vers deux heures du matin, j'attendais ma voiture devant l'entrée. Il pleuvait cette petite pluie fine qui vous rappelle que même si vous êtes millionnaire, la physique s'en fout. Un sans-abri me regardait. Il avait tout son temps, lui. Il n'avait pas d'agenda, pas de Proxy de Santé, pas de Gala de Charité. Il me regardait avec une sorte de pitié métaphysique.

Je lui ai lancé un billet de 100 euros. Pas par générosité, soyons sérieux. Je l'ai fait pour qu'il s'en aille. Pour acheter deux secondes de tranquillité visuelle. Pour ne pas avoir à réfléchir à la redistribution des richesses alors que mes chaussures en cuir sur mesure commençaient à prendre l'humidité.

Le temps, c'est de l'argent, oui. Mais quand on a trop d'argent, on finit par se rendre compte que le temps est une devise qu'on ne peut pas stocker sous un matelas. On essaie de l'optimiser, de le découper en tranches, de le confier à des gestionnaires de planning, mais à la fin de la journée, on se retrouve tous à attendre que la Bentley arrive en espérant qu'on n'a pas trop de cholestérol.

J'ai pris un crédit sur ma vie. J'ai délégué l'ennui, la fatigue et les tâches ingrates. Mais ce soir-là, dans le silence de ma voiture de luxe qui sentait le cuir et le succès, j'ai réalisé une chose terrible : j'avais tellement bien réussi à gagner du temps que je n'avais plus aucune idée de ce qu'il fallait en faire.

Alors j'ai fait ce que tout homme de ma condition ferait. J'ai appelé mon assistant de nuit.

— Allô, Marc ?

— Oui, Monsieur ?

— Je m'ennuie. Trouve quelqu'un pour s'ennuyer à ma place jusqu'à demain matin. Et qu'il le fasse avec classe. Je veux un ennui de type "existentialiste européen", pas un truc de bas étage.

— Bien Monsieur. Ce sera facturé en tarif de nuit.

— Peu importe. Prends ça sur mon compte "Temps".

Je me suis enfoncé dans le cuir Connolly. J'étais en paix. J'avais encore réussi à ne pas vivre ma propre vie. Et honnêtement, vu le prix que ça me coûte, c'est le moins que je puisse exiger.

Chapitre 12

L'héritage de la tristesse

La mort est la seule expérience humaine que je n'ai pas encore réussi à externaliser, et croyez-moi, mon service juridique travaille activement sur le dossier. En attendant que la science me permette de transférer ma conscience dans un serveur doré à Singapour, j'ai dû me confronter à l'idée la plus vulgaire qui soit : la succession.

On nous bassine avec l'idée que « l'important, c'est ce qu'on laisse derrière soi ». Généralement, les gens normaux laissent des souvenirs, quelques photos floues et une collection de magnets de frigo. Moi, je prévois de laisser un champ de mines émotionnel pavé d'or 18 carats. C'est ce que j'appelle « l'Héritage de la Tristesse », mais avec une option cuir pleine fleur et des finitions à la main.

Parce que, soyons honnêtes : il n'y a rien de plus divertissant que l'idée de mourir en sachant que ses enfants vont se battre en duel à coups de certificats d'authenticité pour une Patek Philippe Nautilus à cadran bleu. C'est mon dernier grand spectacle, ma contribution ultime à l'industrie du divertissement familial.

Imaginez la scène. Je serai là, allongé dans un cercueil sur-mesure (probablement avec un système de climatisation bi-zone, on ne sait jamais, le réchauffement climatique peut atteindre les profondeurs), et mes héritiers seront au premier rang, arborant ce mélange fascinant de chagrin de façade et de calcul mental frénétique. C'est un art subtil. On pleure un coup, on vérifie la cote de l'immobilier à Courchevel, on se mouche, on se demande si la collection de montres est bien dans le coffre de la banque ou si « Papa l'a emportée avec lui par pur égoïsme ».

Sachez une chose : l'égoïsme est le seul moteur qui ne tombe jamais en panne.

Mes enfants, Jean-Eudes et Marie-Clotilde (j'ai choisi des prénoms qui sonnent comme des portefeuilles en croco), ont été élevés dans l'idée que l'argent ne fait pas le bonheur, mais que le manque d'argent provoque une éruption cutanée immédiate. Ils ne s'aiment pas. Ils se surveillent. Ils sont comme deux traders à Wall Street, mais avec des liens de parenté et une rancœur accumulée depuis que j'ai refusé de leur acheter un poney à moteur en 1998.

Le vrai génie de ma mort, ce ne sera pas le montant sur le compte en banque. Ça, c'est pour les amateurs. Le vrai génie, c'est ma collection de montres.

Vingt-quatre pièces d'exception. Des chefs-d'œuvre de micro-mécanique qui coûtent le prix d'un hôpital de campagne au Soudan. Et je n'en ai que deux héritiers. Mathématiquement, c'est simple. Psychologiquement, c'est un carnage. J'ai déjà rédigé le testament avec mon notaire, Maître Lefebvre, un homme dont le sourire est aussi artificiel que les hanches de ma troisième ex-femme.

« Maître, lui ai-je dit, je veux que la répartition des montres soit basée sur un système de points de fidélité filiale. »

Il a ajusté ses lunettes en or. « Monsieur, ce n'est pas très légal. »

« Rajoutez un zéro sur votre facture et faites en sorte que ce soit légalement hilarant. »

Le plan est simple : celui qui pleurera le plus sincèrement à l'enterrement aura droit à la Rolex Daytona « Paul Newman ». Celui qui tiendra le plus longtemps sans regarder son smartphone pendant l'éloge funèbre pourra prétendre à l'Audemars Piguet Royal Oak. Et pour la pièce maîtresse, la Vacheron Constantin que même les musées n'osent pas regarder dans les yeux, j'ai prévu une clause spéciale : ils devront se mettre d'accord sur qui la mérite le plus.

C'est le « dilemme du prisonnier », mais avec du champagne et des avocats à 800

euros de l'heure. Je sais parfaitement ce qu'il va se passer. Ils vont se déchirer. Ils vont ressortir des dossiers vieux de vingt ans. Marie-Clotilde rappellera que Jean-Eudes a vomi dans la Bentley en 2004, et Jean-Eudes soulignera que Marie-Clotilde a raté son master à l'ISEG alors que papa avait payé le bâtiment.

C'est ça, le véritable héritage de la tristesse. Ce n'est pas la perte d'un être cher (soyons sérieux, ils m'ont déjà remplacé par un algorithme de gestion de fortune dans leur tête), c'est la tristesse de voir l'autre obtenir un millimètre de platine de plus que soi.

Public, regardez bien ces gens-là. Vous les voyez dans les magazines, à l'arrière des limousines, l'air blasé. Vous pensez qu'ils ont tout ? Ils n'ont rien de plus que vous, si ce n'est une angoisse existentielle proportionnelle au nombre de cylindres de leur moteur. Ma mort est leur Super Bowl. C'est le moment où ils vont enfin pouvoir prouver qui était le « préféré », cette mesure absurde de l'amour parental indexée sur le cours de l'or.

J'ai même prévu une caméra cachée dans le bureau du notaire pour la lecture du testament. Je veux que ce soit diffusé sur mon cloud privé, juste pour que je puisse regarder ça depuis l'au-delà (ou depuis l'enfer, la connexion y est paraît-il excellente, grâce à tous les ingénieurs de la Silicon Valley qui y résident).

Il y a une beauté tragique dans un homme de quarante ans, habillé en sur-mesure, qui pique une crise de nerfs parce que sa sœur a récupéré la montre avec la phase de lune alors qu'il « a toujours adoré l'astronomie ».

— « Mais enfin Jean-Eudes, tu ne sais même pas où est la Grande Ourse ! »

— « C'est une question de principe, Marie-Clotilde ! Papa savait que j'avais besoin de cette complication horlogère pour mon équilibre mental ! »

C'est le sommet de la comédie humaine. Balzac aurait adoré, mais il aurait probablement dû prendre des bêtabloquants pour supporter le niveau de mépris.

Et pendant qu'ils s'étripent pour savoir qui héritera de la Richard Mille (celle qui ressemble à un jouet Kinder mais qui coûte le prix d'une villa à Saint-Tropez), je serai enfin libre. Libre de l'obligation de posséder. Car c'est là le grand secret que je ne leur ai jamais dit : posséder ces objets est une charge. C'est une responsabilité. Il faut les assurer, les entretenir, les cacher, avoir peur qu'on vous coupe le poignet pour les voler.

En leur laissant ma collection, je ne leur fais pas un cadeau. Je leur lègue mon insomnie. Je leur offre une paranoïa de luxe. Chaque tic-tac de ces montres sera une petite insulte à leur tranquillité d'esprit. À chaque seconde qui passe, ils se rappelleront qu'ils ne sont que les gardiens temporaires d'un objet qui leur survivra et qui fera s'entretuer leurs propres enfants dans trente ans.

C'est le cycle de la vie version « Wealth Management ».

Parfois, je m'assois dans mon bureau, j'ouvre mon coffre et je regarde ces cadrans. Je leur parle.

« Bientôt, mes petites, vous allez aller vivre chez des gens qui vous détestent presque autant qu'ils se détestent entre eux. Vous allez être les témoins silencieux de leur déchéance morale. Vous allez briller lors de dîners mondains où l'on parlera de moi comme d'un "grand homme", tout en espérant secrètement que j'ai laissé un compte caché aux îles Caïmans. »

C'est ça, la vraie réussite. Arriver à un tel niveau de fortune que même votre départ devient une source de revenus pour les cabinets d'avocats et une source de divertissement pour le concierge qui verra les camions de déménagement se bousculer devant l'hôtel particulier.

On me dira que c'est cynique. On me dira que je devrais plutôt léguer ma fortune à une œuvre caritative, pour sauver les baleines ou envoyer des livres dans des endroits

sans Wi-Fi. Mais pourquoi ferais-je cela ? Les baleines n'ont pas besoin de montres de plongée étanches à 3000 mètres. Et les pauvres n'ont pas besoin de savoir que le temps passe ; ils le savent déjà bien assez, vu qu'ils attendent le bus.

Non, le spectacle doit continuer. L'Héritage de la Tristesse est ma dernière pièce de théâtre. Le rideau tombera quand le dernier garde-temps aura été adjugé par un juge aux affaires familiales épuisé.

Et ce soir-là, dans le silence de mon mausolée climatisé, on n'entendra qu'un seul son : le mécanisme d'une répétition minutes que j'ai pris soin de régler pour qu'elle sonne toutes les heures, juste pour rappeler à mes héritiers que, même mort, c'est encore moi qui donne le tempo.

Pleurer en Ferrari est confortable, certes. Mais faire pleurer ses héritiers devant un coffre-fort vide de toute affection mais plein de chronographes, c'est le véritable luxe. C'est l'apothéose du style. C'est la preuve ultime qu'on n'a pas seulement réussi sa vie, on a aussi brillamment réussi sa sortie.

Alors, Marc, mon assistant, note bien : pour les fleurs à l'enterrement, je veux des lys blancs. C'est classique, c'est pur, et ça tache horriblement les costumes en soie. Je veux que même leurs vêtements se souviennent de mon passage.

Et pour le buffet ? Servez du caviar de mauvaise qualité. Juste assez bon pour qu'ils ne puissent pas se plaindre, mais assez médiocre pour que ce soit leur dernier souvenir de moi : un arrière-goût de sel et de regret.

Rideau. Éteignez les lumières. Et surtout, ne touchez pas à ma Rolex. Elle part avec moi. Les enfants n'auront que la boîte et la garantie. C'est plus pédagogique.

Chapitre 13

Le chèque de la consolation finale

On nous a menti avec une persévérance qui frise le génie criminel. On vous l'a répété à l'école, dans les films de Noël bas de gamme et même dans les chansons de hippies qui ne se sont pas lavé les cheveux depuis l'invention du crédit à la consommation : « L'argent ne fait pas le bonheur ».

Laissez-moi vous dire une chose : c'est la plus grande Fake News de l'histoire de l'humanité, juste après celle qui prétend que les épinards donnent de la force. L'argent ne fait peut-être pas le bonheur, mais il est de très loin le meilleur antidépresseur sans ordonnance jamais inventé par l'homme. Et contrairement au Prozac, il n'entraîne ni somnolence, ni perte de libido. Au contraire, un virement à six chiffres a tendance à réveiller des zones du cerveau que même le café colombien le plus pur n'arrive pas à atteindre.

Regardons les choses en face, avec le sérieux d'un banquier suisse qui vient de découvrir un compte en déshérence. La vie est une tragédie grecque, mais elle est nettement plus supportable quand le chœur antique est remplacé par un système audio Bang & Olufsen dans un salon de 400 mètres carrés. La mélancolie, ce n'est rien d'autre qu'un manque de budget.

Prenez l'angoisse existentielle. On l'a tous. Ce petit vertige le dimanche soir devant l'immensité du vide. Si vous êtes pauvre, vous regardez le plafond écaillé de votre studio en mangeant des pâtes au beurre et vous vous demandez si votre existence a un sens. C'est sordide. C'est du Zola sans le style. Mais si vous êtes riche ? Ah ! Si vous êtes riche, votre angoisse existentielle devient une « introspection esthétique ». Vous la vivez sur la terrasse d'un hôtel aux Maldives, un cocktail à 40 euros à la main, en

regardant le coucher du soleil. Le vide est toujours là, bien sûr, mais il a une bien meilleure gueule avec un filtre Instagram et un service d'étage disponible 24h/24.

On me dira : « Mais Marc, on peut être riche et seul ! ». Certes. Mais il vaut mieux être seul dans un jet privé que seul dans le bus de nuit qui sent l'urine et le désespoir. La solitude dans un jet s'appelle de la « tranquillité d'esprit ». Dans le bus, ça s'appelle être un marginal. La sémantique, mes amis, c'est une question de solde bancaire.

L'argent est une cuirasse chimique. C'est un isolant thermique contre la rudesse du monde. Quand vous avez un compte en banque qui ressemble à un numéro de téléphone international, le monde cesse d'être une menace pour devenir un catalogue. Vous ne subissez plus la pluie, vous achetez un parapluie en soie de chez Hermès ou, mieux, vous prenez un billet pour Dubaï où la pluie est de toute façon interdite par décret ministériel.

Les psychiatres détestent cette vérité, parce qu'elle ruine leur fonds de commerce. Un divan à 150 euros l'heure ? C'est de l'amateurisme. Le vrai traitement, c'est le shopping thérapeutique de haute volée. Avez-vous déjà vu quelqu'un sortir de chez Cartier avec une mine déconfite ? Non. Le rouge de la boîte agit sur l'hypothalamus comme un shoot d'adrénaline pure. C'est de la neurobiologie appliquée. On ne soigne pas un chagrin d'amour avec du temps ; on le soigne avec une montre à complications qui vous rappelle à chaque seconde que vous êtes trop brillant pour pleurer sur quelqu'un qui porte des chaussures en simili-cuir.

Et parlons de cette fameuse « consolation finale ». La mort. C'est le seul moment où l'argent semble avouer sa défaite, n'est-ce pas ? Faux. C'est là qu'il brille le plus. C'est le bouquet final.

Quand je signerai mon dernier chèque, celui qui couvrira mes frais d'obsèques et les quelques mesquineries que j'ai prévues pour mes héritiers, je le ferai avec le sourire

aux lèvres. Pourquoi ? Parce que je sais que l'argent va continuer à travailler pour moi, comme un employé fidèle qui ne prend jamais de RTT. Mon héritage, c'est ma thérapie post-mortem. Voir mes neveux se battre pour une boîte de Rolex vide, c'est ma façon à moi de rester en vie. C'est ma dopamine d'outre-tombe.

Certains puristes de la morale de bazar vous diront que « les meilleures choses dans la vie sont gratuites ». Je les invite cordialement à essayer de payer leur loyer avec un coucher de soleil ou à offrir un sourire à leur dentiste pour une dévitalisation. La gratuité est une invention de gens qui n'ont pas de goût. Tout ce qui a de la valeur a un prix. Même l'amour, si l'on est honnête, coûte cher en dîners, en cadeaux et en temps (et le temps, c'est quoi ? Merci, vous suivez).

L'argent est la seule religion qui n'a pas d'athées. Même ceux qui le méprisent en veulent. Ils le méprisent parce qu'ils ne savent pas le dépenser avec assez de panache. Ils pensent que l'argent sert à acheter des objets. Quelle erreur de débutant ! L'argent sert à acheter de la distance. De la distance entre vous et les emmerdes. Entre vous et les gens médiocres. Entre vous et la réalité brutale d'une condition humaine qui, sans un bon compte épargne, est franchement surévaluée.

Alors oui, Marc, note bien la conclusion de ce traité de savoir-vivre : si l'argent ne fait pas le bonheur, c'est sans doute parce qu'on n'en a pas encore assez dépensé. C'est une question de seuil de rentabilité émotionnelle. On ne trouve pas la paix intérieure dans un monastère au Tibet — il y fait froid et la nourriture est infâme. On la trouve dans le cuir Connolly d'une voiture de sport qui coûte le prix d'un hôpital de campagne.

Le bonheur est une notion abstraite inventée par des poètes qui mouraient de la tuberculose à 25 ans. La consolation, elle, est concrète. Elle se compte, elle se pèse, elle se transmet par virement Swift. C'est le baume suprême. C'est la certitude que, quoi qu'il arrive, on pourra toujours s'offrir une meilleure version de la tristesse.

Finalement, réussir sa vie, c'est arriver à ce point sublime où l'on n'a plus besoin d'être

heureux parce qu'on est devenu beaucoup trop riche pour s'en soucier. Le bonheur, c'est pour les classes moyennes. Le luxe, c'est l'ataraxie dorée.

Marc, range ton carnet. On a fini. Et n'oublie pas de vérifier la date de péremption du caviar pour l'enterrement. Je veux qu'il soit juste assez limite pour que le premier héritier qui osera dire "Il va nous manquer" soit immédiatement pris d'une violente nausée. Qu'ils apprennent que, dans ce monde, tout se paie. Surtout l'hypocrisie.

Allez, apporte-moi un verre de ce Bordeaux qui coûte le salaire annuel de mon jardinier. J'ai une soudaine envie de me sentir incroyablement... consolé. Et éteins cette lumière, elle est beaucoup trop démocratique. On ne voit plus les reflets sur ma Rolex. Ce serait dommage de gâcher un tel antidépresseur visuel.

Rideau, pour de bon cette fois. Et n'oubliez pas : si vous devez pleurer, faites-le toujours sur du cuir italien. Ça n'enlève pas la peine, mais ça donne une telle contenance au désespoir que les gens finiront par vous envier votre tristesse. Et c'est ça, la vraie victoire.

FIN

Merci d'avoir lu "Pleurer en Ferrari est quand même plus confortable"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)